

LES-AMIS-DE-LA POLOGNE^{Jr.}

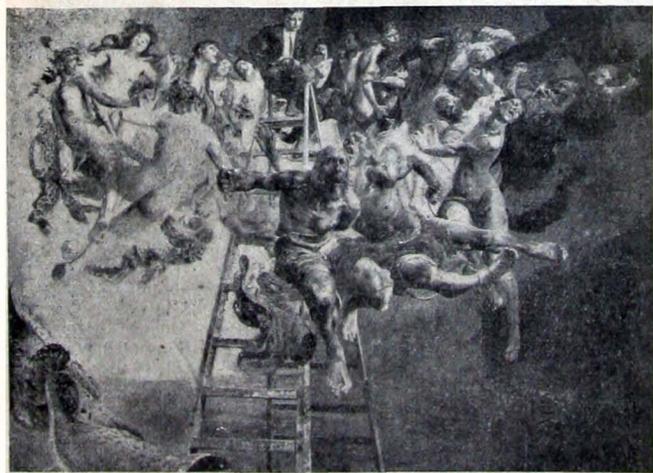
REVUE
MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF
Rosa BAILLY

REDACTION & ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée, PARIS (v^e)
Comptes de Cheques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

Payons une dette d'honneur de la France. — Une page de la vie de Paderewski. — Les "Kilims" et les tissus de lin : C. Bielanska. — Sulkowski : Wanda Tyszka — Bonaparte jugé par Sulkowski : Zeromski. — Patriotisme : Zeromski. — Le Bilan d'une génération : Boy. — L'âme du cordonnier qui se mit en colère : Suzanne Strowska. — Kislring. — Aujourd'hui, quel d'Orléans : Jan Lorentowicz. — Novembre 1918 à Léopol : Irène Pannenko. — Le Sanatorium de Léopol : H. Zbierzchowski. — Trois destins tragiques. — Les Mystères de la Passion : Wl. Budzisz. — Antoinette Lix : Rosa Bailly. — Si j'apprenais le Polonais. — L'Action des Amis de la Pologne.



LE RÊVE
(Tableau de Malczewski)



Payons une dette d'honneur de la France en élevant un Monument aux Volontaires Polonais !



Parmi les services sans nombre rendus à la France par les Volontaires Polonais, signalons celui-ci à l'attention de tous nos lecteurs, et en particulier des « X », anciens ou actuels élèves de l'École Polytechnique :

« Le 30 mars 1814, pendant l'affaire sous Paris, ce brave officier (Général Sokolnicki) n'étant point de service, voulut cependant voir par lui-même l'état des choses ; il parcourt la ligne française dans toute sa longueur, accompagné seulement de M. Dalfonse, son aide de camp. Arrivés vers l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, du côté de la butte Saint-Chaumont, ils aperçoivent un poste d'artillerie servi par un corps de jeunes gens qui pointaient avec une grande habileté et se battaient comme des lions, mais qui, n'étant soutenus par personne, allaient être écrasés par le nombre et mis en pièces, car ils ne paraissaient pas d'humeur à se rendre : c'était l'École Polytechnique. Plein d'admiration, et saisi en même temps du sentiment le plus pénible, le général pique des deux et quoique en redingote, n'ayant que son chapeau de général et sa ceinture, il prend sur lui de donner des ordres et de les faire exécuter. Secondé par son aide de camp, il

ramasse ce qu'il peut de gardes nationaux et de troupes de ligne en très petit nombre, se met à la tête, marche en avant, charge l'ennemi avec une rare intrépidité et est assez heureux pour délivrer d'une mort assurée cette brillante et valeureuse jeunesse. Les élèves de l'École Polytechnique n'ont jamais su le nom de leur libérateur ; ils n'ont jamais su qu'ils devaient leur salut à un étranger, mais qui était Français par le cœur et par vingt ans de participation aux travaux de notre gloire militaire, à la tête d'une compagnie qu'il avait levée à ses frais en Pologne, et conduite en Italie à travers mille dangers et au péril de sa vie.

Le général Sokolnicki servit la France dans les campagnes sur le Rhin, en Italie, en Russie, partout où l'appelaient le devoir d'un soldat fidèle à ses drapeaux. »

(Tablettes Militaires, par MM. Gourvet et Baudoin Paris, 1819 p. 340-341).

NOTRE SOUSCRIPTION

Total des trois premières listes	6.700 25	M. Beaudelaire	5 »»
M. Souty	5 »»	M. Porte (Auxonne)	5 »»
M. Veron (Rennes)	10 »»	M. Albert Gosset (Rouen)	10 »»
Mme Thérèse Sabin (Graulhet)	15 »»	M. Campan	10 »»
Mlle Richelot (nouveau don)	5 »»	M. l'Abbé Demathieux	40 »»
Mme Micinska	5 »»	M. J. Ayzac (Pierrelatte)	2 »»
Lieutenant Pierre Carron	5 »»	Mme Fraud (Périgueux)	5 »»
M. Pierre Issalène	5 »»	Mlle Ledoux (La Rochelle)	5 »»
MM. Maeght et C ^o (Lille)	150 »»	Mlle C. Labrosse (Charolles)	10 »»
M. Ecombat	10 »»	M. Auguste Neveu	10 »»
M. Boizanté (Palaiseau)	7 »»	M. François Souffort (Paray-le-Monial)	20 »»
M. Marius Gaudin (Nîmes)	5 »»	D. Lecoinge (Limoges)	25 »»
Mme Marchand (Clamart)	40 »»	M. Roman (Ambleny)	10 »»
Mlle Jeanne Maisonneuve (2 ^e versement)	20 »»	Docteur Brabander	5 »»
Lieutenant Moronval	5 »»	Mlle H. Wasiak	5 »»
M. Louis Millet (Le Clion)	10 »»	Mme Prin-Ponsard (Braux-St-Remy)	30 »»
M. Landry	2 »»	M. Vabre (Longué)	5 »»
Colonel Chenard (Bordeaux)	15 »»	M. Raingeard (Rennes)	20 »»
Mlle Jeanne Wyszlawka (Lille)	50 »»	M. Bridot (Bagnolet)	20 »»
Les Engagés Volontaires Alsaciens et Lorrains	200 »»	Mlle Renée Morel	10 »»
M. Fatou	10 »»	M. Louis Teste	10 »»
Comité Soissonnais des Amis de la Pologne ..	1.000 »»	Mme Gantois (Herblay)	10 »»
M. Marquigny, président du Comité	100 »»	M. Merlin (Versailles)	15 »»
M. Fossé d'Arcosse, président du Tribunal de commerce, Soissons	50 »»	M. Poissonnet (La Rochelle)	10 »»
Mme Mouton, Directrice du Collège, Soissons ..	50 »»	Général Paris	90 »»
		Total	8.861 25

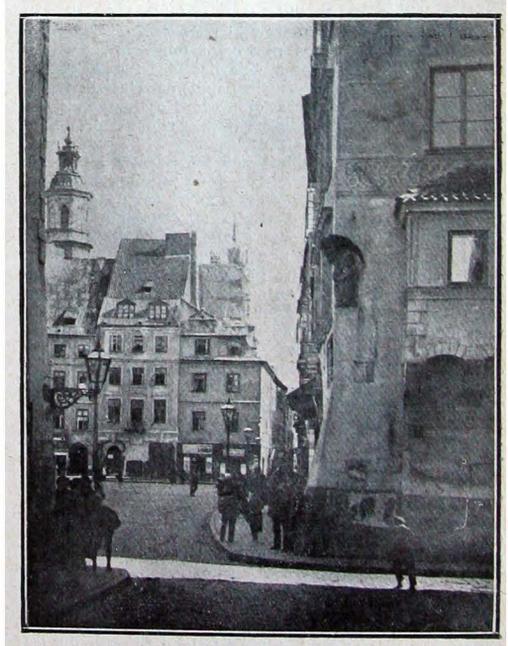


VARSOVIE. — UN COIN DU PARC LAZIENKI

*DE LA
CAPITALE
POLONAISE*



*LES BEAUTÉS
ET LE
PITTORESQUE*



VARSOVIE. — VIEILLE VILLE

Une Page de la Vie de Paderewski

Il y a douze ans, à la fin de l'année 1918, Paderewski fit une rentrée triomphale dans la Pologne qui achevait de se libérer.

Paderewski arriva à Dantzig sur la canonnière « Condor », que le gouvernement anglais avait mise gracieusement à sa disposition. De là, il se rendit à Poznan, partout acclamé par la population.

Son arrivée fut comme le signal de l'insurrection nationale. Salué par des transports d'enthousiasme, Paderewski vit de ses propres yeux les luttes qui se déroulerent à Poznan, dans les derniers jours de Décembre 1918. Puis ces luttes s'étendirent à tout le Grand-Duché de Posnanie et à la Poméranie. Dans les villes, les petites villes, les villages, on affichait des proclamations attestant que ces localités faisaient partie de l'Etat polonais.

Le 1^{er} Janvier 1919, Paderewski arriva à Kalisz, où il ne resta que quelques heures pour visiter la ville en ruines. Ce même jour, à 10 heures du soir, il partit pour Varsovie.

Varsovie préparait depuis le matin sa réception. A l'entrée du quai de la gare, on avait suspendu cette inscription :

« La Capitale de la Pologne te salue. Toi son étendard ! »

Au milieu des cris : « Vive Paderewski ! », « Vive les Alliés ! », le train qui transportait Paderewski et le colonel anglais Wade entra en gare.

Le président de la ville et le président du Conseil municipal saluèrent Paderewski :

« Trois puissances se partagent ton cœur. La première, c'est le génie des Mickiewicz, des Slowacki, des Matejko, des Sienkiewicz ; la deuxième, c'est la tradition et le droit démocratique des Kosciuszko, et la troisième, l'amour de la patrie... Telle est la triple puissance de ton cœur ».

Paderewski leur répondit par ces paroles :

« J'arrive de loin ; je viens à vous comme il convient à un Polonais des pays d'outre-mer : en passant par Dantzig, les rivages de la Baltique, et Poznan, le berceau de la Pologne. L'âme de la Grande Pologne est profonde... Je ne viens pas chercher ici des dignités, des honneurs, de la gloire ; je viens servir. Mais je ne servirai pas un parti. Aujourd'hui, nous n'avons que faire des partis. Il n'y a qu'un parti : la Pologne. Je respecte tous les partis, mais je n'appartiens, et je n'appartiendrai à aucun d'eux. En présence de la menace de l'Orient, chaque fils de cette terre ne doit être qu'un Polonais. Aucun parti ne reconstruira notre patrie. Tous les Polonais la reconstruiront et, avant tout, l'ouvrier, l'homme du peuple polonais ! Vive le peuple polonais ! Vive l'ouvrier polonais ! Vive la Pologne libre, unifiée, avec accès à la mer ! »

Puis, un cortège magnifique se forma, qui conduisit Paderewski à travers toute la ville.

Longtemps dans la nuit, la foule vint pousser des acclamations sous ses fenêtres et chanter des chants patriotiques. Dans le vestibule de l'Hôtel Bristol, un vétéran de 1863, Hordynski, prononça une allocution en l'honneur de Paderewski.

Les ovations durèrent jusqu'à deux heures du matin.

Ce qui se passait à Varsovie n'était d'ailleurs que la fin d'un voyage triomphal. Tout le long de sa route, les foules avaient acclamé Paderewski.

Kalisz, la ville déserte, ruinée, la ville du désespoir et de la mort, Sieradz, Lodz, Lowicz, l'avaient accueilli avec enthousiasme. Nous lisons dans un journal du temps :

« Les gens pleuraient. On interrompait à tout instant Paderewski par des cris et les bras se tendaient vers lui. Chacun restait sous l'influence du grand patriote. Toutes ses paroles respiraient la force, la confiance dans l'avenir de la Pologne... »

Le 5 janvier 1919, Cracovie reçut Paderewski.

C'était un dimanche. Cracovie s'éveillait et sortait lentement des brouillards qui l'enveloppaient. Au petit jour, la foule emplissait déjà la gare et ses alentours, une foule que personne n'avait appelée ni convoquée.

A 9 h. 20, les sirènes des locomotives se firent entendre toutes ensemble, et le train de Paderewski arriva. De toutes les poitrines s'éleva un cri, trois fois répété : « Vive Paderewski ! »

L'orchestre se mit à jouer : « Non, la Pologne n'est pas morte... » Paderewski descendit ; il passa devant une compagnie d'honneur, puis il écouta le discours du Président de la ville.

Comme à Varsovie, un cortège se forma pour accompagner Paderewski.

Derrière l'orchestre, venait une délégation de paysans, puis un détachement d'infanterie et un détachement de uhlands à cheval. La jeunesse des écoles tirait la voiture de Paderewski et les chevaux, dételés, couverts de fleurs, suivaient derrière la voiture.

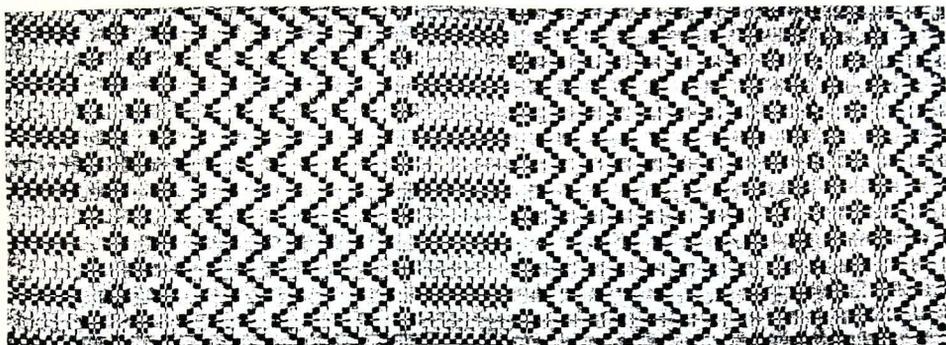
Avec Paderewski étaient arrivés le président Fedorowicz, délégué de l'armée Haller en France, le secrétaire-major Iwanowicz, le secrétaire personnel du Maître, Strakacz et le lieutenant Zawisza, de l'état-major de Pilsudski.

Le cortège se rendit d'abord au monument de Grunwald qu'avait fait élever Paderewski lui-même, avant la guerre :

« J'appartiens au groupe de ces hommes qui se sont efforcés de conserver l'âme de notre nation pure et grande, qui ont écouté le battement du cœur de cette nation. Lorsque l'horloge divine a sonné l'heure, nous avons compris que c'était l'heure de la guerre pour laquelle priait Mickiewicz. Nous avons compris que cette guerre devait nous donner, non des miettes, non des morceaux de notre patrie, mais notre patrie toute entière, unifiée, avec son rivage maritime.

« La guerre est terminée à l'Occident. Les étendards de la Pologne libre flottent dans l'air. La puissance des chevaliers teutoniques s'est effondrée. De ce côté, la guerre est terminée. Oui ! Mais ici, elle commence seulement. La barbarie orientale s'avance pour inonder la Pologne. La civilisation de Jagellon est menacée. Le bolchevisme, héritage spirituel des Tamerlan, des Gont et des Zlezniak, se baigne dans le sang polonais. Saurons-nous lui résister, saurons-nous le vaincre ? Oui, si nous savons nous vaincre nous-mêmes... »

Paderewski ne demeura pas longtemps à Cracovie. Les événements politiques le rappellèrent à Varsovie. Son voyage triomphal à travers la Pologne était terminé. Une ère de travail s'ouvrait, pénible, difficile ; le 17 janvier 1919, on créa un nouveau ministère et Paderewski fut nommé Président du Conseil et Ministre des Affaires Etrangères.



TISSU DE LIN DE KLODAWE

Les "Kilims" et les tissus de lin

Les vieux kilims ou tapis ruraux étaient confectionnés autrefois avec de la laine de brebis, tissée à la main. Le tisserand préparait lui-même les couleurs, pour la plupart végétales et il colorait lui-même la laine. Un tissu travaillé de cette manière possédait un charme analogue à celui des tapis persans authentiques.

« Le fond des vieux kilims n'est pas uni, mais il miroite légèrement comme une opale lactée, comme une aile de papillon ou la surface du verre », déclare le professeur Szuman, dans son beau livre : « Les anciens Kilims en Pologne et en Ukraine », tandis que les articles de fabrique à fond uni, correct, impeccable et sans nuance, sont morts et ennuyeux.

Dans les recoins perdus de la Pologne, des vieilles femmes se souviennent encore des mystères d'un art pénible et minutieux, et par là même tombé en désuétude, consistant à colorer le fil et à récolter les herbes nécessaires à cette fin. Ce sont tantôt des feuilles de bouleau recueillies au mois de Mai, tantôt l'écorce du pommier ou de l'aune, quelquefois ce n'est que le simple thym ou tout bonnement la pelure de l'oignon !

Il existe également de vieux secrets indiquant la manière d'employer l'indigo ou la cochenille.

Les bonnes gens s'émerveillent qu'il y ait encore des personnes qui veuillent prendre tant de peine — de nos jours où vous pouvez vous procurer en ville d'excellentes couleurs dans n'importe quelle petite boutique !

..

Il y a quelques années, un groupe de professeurs et d'élèves de l'École des Beaux-Arts de Varsovie, fonda une coopérative ayant pour but le relèvement de la culture plastique du pays. Pour atteindre cette fin, on résolut de composer et d'exécuter des œuvres appartenant à l'art décoratif qui porteraient un caractère à la fois original et national.

Ce furent, en premier lieu, les jeunes artistes qui se mirent à composer des modèles pour les tissus de lin et de coton.

La beauté naïve des tissus populaires dits de Vilno, les couleurs diaprées des vieux kilims paysans indiquaient précisément le genre que devait adopter l'art décoratif polonais. Cependant il ne s'agissait pas de copier et d'imiter, mais il importait de procéder à un travail créateur pouvant tirer de ce vieux métier des valeurs inédites. Les résultats furent surprenants, surtout dans le domaine des tissus de lin.

Ah ! ce vieux lin, simple et combien charmant !

Il est difficile de décrire les valeurs artistiques et les effets subtils des teintes et des reflets que les artistes obtiennent en employant comme matériel trois simples qualités de fil : le lin non blanchi, le lin mi-blanchi, blanc, et le fil teint en jaune-or ou noir.

Par un savant entrelacement de fils, le tissu brille et reluit comme s'il était tissé or ou argent. Les dessins sobres mais élégants rappellent quelquefois les vieilles ceintures dites de Sluck, portées naguère par la noblesse polonaise, ou les tapisseries orientales, et cependant ils sont toujours dus à la fantaisie des jeunes artistes polonais.

La technique de la fabrication des kilims est un genre séculaire de tissage, connu et aimé sur les terres de l'ancienne Pologne. Adapter à la technique séculaire des modèles nouveaux, mais s'harmonisant avec cette dernière, fut le but que se proposèrent nombreux artistes et professeurs et dans la suite leurs jeunes élèves. Mais la coloration du fil et la qualité de ce dernier était également une question importante.

Dans une petite cave de l'École des Beaux-Arts surgit une teinturerie. Des écheveaux de laine conquis à la campagne, trempent dans des cuves. La découverte de chaque nouvelle nuance est accompagnée de joie, chaque artiste à peu près possède « sa couleur » qu'elle excelle à produire : tantôt c'est le jaune, toute une

gamme passant de l'oranger au citron, tantôt le pourpre « vieux polonais », tantôt le vert de la mousse ou de la forêt.

Différents modèles et motifs surgissent dans les jeunes têtes, qui leur trouvent des dénominations : « les foudres », « les petites flammes », « les figurines dansantes », — ainsi que toutes sortes d'arbrisseaux et de fleurs de jardins enchantés.

Quiconque désire s'initier au travail de production

doit se rendre rue Czermakowska, n° 203. Les métiers à tisser, les métiers fabriquant les kilims et les tapis y bruissent, rapides. Les tisseuses filent sur leurs rouets des fils de lin que les métiers Jacquart, grâce aux améliorations qu'on y a introduit, transformeront en belles tapisseries de type individuel.

D'après C. BIELANSKA.

(Clichés de « La Femme Moderne »)



UN DRAME DE ZEROMSKI

SULKOWSKI

Une figure peu connue, mystérieuse et tragique a brillé et s'est éteinte à l'ombre du grand Napoléon, celle de son jeune adjudant, le comte Joseph Sulkowski. Sa courte vie présente des contradictions étranges, frappantes : il a été élevé par l'un des premiers aristocrates de Pologne, le prince Auguste Sulkowski ; plus tard, devenu jeune homme, il est l'enfant chéri de la Cour de Versailles, il amuse Marie-Antoinette par ses mots d'esprit ; enfin chassé et déshérité par son tuteur pour avoir prôné la révolution française, il entre dans les rangs de l'armée française. Il fait, comme adjudant de Napoléon, la campagne d'Italie et il meurt en Egypte. Sa situation modeste dans l'armée et sa mort presque au début de l'épopée napoléonienne, n'ont

cependant pas empêché ses contemporains de raconter sur lui des histoires mystérieuses et ce n'était pas sans raison que l'on égalait son talent stratégique à celui de Bonaparte.

Zeromski a donné une forme dramatique à cette légende de la rivalité de Sulkowski avec Napoléon. Le premier acte de son drame nous montre le camp des légionnaires polonais d'Italie, qui se nourrissent de l'espérance de retourner dans leur patrie avec les armées de Napoléon, et de la délivrer. Une grande force émane de ces soldats obstinés, durs à la peine, prêts à défendre chèrement leur terre, comme des paysans ; mais c'est une force aveugle, ignorante, — on peut la diriger dans un sens ou dans l'autre. Le pauvre et

simple soldat qui désire la liberté de toute son âme, ne connaît pas le chemin qui l'y mènera et il répète tristement et inutilement : « La trahison est partout... La trahison existe toujours ».

Sulkowski apparaît au milieu de ces vieux soldats. Il sait que cette masse obscure a besoin d'un chef pour la conduire à la délivrance de sa patrie. Il sera leur

conscience, ils lui donneront la force matérielle. Et il leur parle de cette force que la France a éveillée en elle pour rejeter les tyrans : « Je veux que s'éveille en vous la fureur, comme chez le peuple français... Rien n'a retenu le peuple français, pour arracher à ses tyrans sa liberté et son bonheur. Et voyez ! le peuple français a repoussé tous ses ennemis, il les a piétinés, il les a vaincus ».



SULKOWSKI, peint par Brodowski

Cependant leur jeune chef ne les conduit pas tout de suite au combat. C'est contre lui-même qu'il doit livrer le combat le plus dur ; « non contre la chimère extérieure du monde, mais contre la chimère de sa propre âme » ; « je dois d'abord conquérir moi-même ma grandeur dans mon propre cœur ; je dois la puiser du néant par ma propre force... Quand j'aurai conquis ma propre grandeur par ma propre force, alors seulement je pourrai conquérir ma patrie. Car, à chaque minute de ma vie, je conquiers et je crée ma patrie. Je crois sentir en moi ma nation lutter avec moi-même. Je dois d'abord créer pour toute la nation ma propre volonté inflexible, et ensuite seulement je l'imposerai au monde extérieur ».

Privés par Bonaparte de leurs royaumes, les princes italiens et les émissaires secrets de la coalition intriguent en Italie pour obtenir par tous les moyens la

perte de Napoléon. Le génial Polonais retient leur attention ; ils veulent l'attirer à eux pour le jeter ensuite à la tête des armées coalisées contre Napoléon. Agnès de Gonzague, la belle petite princesse de Mantoue, doit amener Sulkowski à accepter ce plan. Leurs rencontres, au nombre de deux, constituent les plus beaux moments du drame. Agnès, tout de suite séduite par les paroles de Sulkowski, renie son passé fait de préjugés et d'intérêts de race, pour servir comme lui sa patrie toute entière. Cependant, quand les ennemis de Napoléon montrent à Agnès la route glorieuse que pourrait suivre Sulkowski pour délivrer sa patrie, s'il consentait à trahir la France, — ces perspectives merveilleuses, mais fausses, l'éblouissent. Sulkowski découvre alors qu'elle est l'incarnation du charme dangereux de la vie, qui détourne les héros de leur chemin pénible.



J. SULKOWSKI

« Mais pour agir, l'ascétisme de l'esprit ne suffit pas ; il faut avoir en soi la puissance de le transformer en action, il faut avoir la force à opposer à la réalité. » Cette force, Napoléon la possède. Et tout ce drame, dans lequel Napoléon n'apparaît pas, sur lequel plane seulement son ombre gigantesque, est comme la poursuite incessante de cette ombre insaisissable de la grandeur de Napoléon, qui est en train de se réaliser.

(Clichés de la Pologne Littéraire).

Sulkowski suit partout ses traces, afin de lui arracher le mystère de sa puissance.

Et lorsque Sulkowski succombe, lorsqu'un soldat rapporte au camp tout ce qui reste du héros, un morceau ensanglanté de son uniforme, pour la première fois Napoléon apparaît. Muet, il salue longuement cette relique. Le héros de l'action rend hommage à la réalisation la plus haute, la plus réelle : celle de l'âme.

WANDA TYSZKA.

DEUX SCÈNES DE « SULKOWSKI »

Bonaparte jugé par Sulkowski

VENTURE. — ... Le coup d'Etat du 18 Fructidor a réussi et la République a été sauvée. Mais es-tu certain de n'avoir pas simplement préparé, par tes efforts, le triomphe d'une autre monarchie ? Connais-tu Bonaparte ?

SULKOWSKI. — Je pense que je le connais.

VENTURE. — Tu le connais bien ?

SULKOWSKI. — J'étudie le génie de cet homme depuis longtemps, depuis le premier moment où je l'ai vu. J'étudie comment les guerres...

VENTURE. — Mais le connais-tu ? Sais-tu qui est Bonaparte ?

SULKOWSKI. — C'est un chef immortel. Quelle que soit son armée, il réussit toujours à mettre deux de ses soldats en face d'un seul soldat ennemi. Son génie et l'instantanéité de ses décisions réalisent ce miracle. Laborieusement, méthodiquement, excellemment, l'ennemi range ses armées, deux fois plus nombreuses que celles de Bonaparte. Lui, alors, tombe sur une aile et s'arrange de telle sorte que deux de ses soldats luttent



PORTRAIT DE SULKOWSKI

contre un seul soldat ennemi. Combien de fois l'incomparable houzard, le maréchal Wurmser, n'a-t-il pas failli nous réduire en poussière ? En une seconde, par une décision géniale, Bonaparte changeait notre désastre en un triomphe... Castiglione, Rivoli !

VENTURE. — Je ne parle pas de cela, mais ses projets actuels ?

SULKOWSKI. — Ses projets... Combien de fois n'en avons-nous pas causé avec Joubert. Nous avons passé des nuits en conjectures...

VENTURE. — Et à quelle conclusion êtes-vous arrivés ?

SULKOWSKI. — Nous avons décidé que c'était une question peu importante. Les ambitions de Bonaparte ? C'est une question peu importante. Les idées immortelles de la République, le grand fondement de la révolution, voilà ce qui importe. Les paroles de Danton : « Pour exterminer l'ennemi à l'extérieur, il faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! » et « après avoir donné du pain au peuple, il faut lui donner de l'instruction... », voilà des mots éternels, virils, créateurs. Il faudrait employer toutes nos forces à la réalisation de ce programme. Le génie de Bonaparte n'a-t-il pas servi à soutenir et à maintenir la République ? A-t-on vu, dans le cours de ce siècle, un événement d'une signification plus haute que son cortège de Nice à Tarvis ? Il faut l'appuyer de toutes nos forces, car il n'y a pas de trace de mensonge dans sa grande épopée.

VENTURE. — Et si vous devenez des légions marchant, en aveugles, sans savoir où, derrière César ? La gloire des armes comme le soleil éblouit les yeux.

SULKOWSKI. — Il se trouvera des yeux capables de regarder le soleil. Il se trouvera encore un cœur pour renfermer le plus noble courage. Un Brutus se lèvera dans les camps républicains.

VENTURE. — Puis, de nouveau, la guerre civile. De nouveau le sang... Je suis un vieil homme. J'ai passé quarante ans chez les peuples de l'Orient, en rêvant à ma lointaine patrie. Quand je suis revenu — ce sang qui coulait du flanc ouvert de la France... L'éternelle guerre civile !

SULKOWSKI. — La guerre civile de la France... Ne crains rien — c'est sa force. De la guerre civile est né le grand arbre de la liberté. Le sang des Huguenots, le sang du roi et de la reine, le sang des Girondins, le sang des Jacobins... Il y a longtemps que la guerre civile a commencé. Et ce cyprès près de Donrémy, nommé l'arbre du crime, qui s'inclinait sous le fardeau des cadavres des paysans, n'était-ce pas l'arbre né de la sourde guerre civile ? Et Gilles de Rais, le plus grand magnat du xv^e siècle, l'un des chefs de Charles VII, qui pendant huit ans a assassiné ses enfants dans les souterrains de son château et qui brûlait les cadavres et jetait leurs cendres au vent ? Il a comblé avec les os de ses victimes, les égouts et les caves de Suze et de Nantes... La guerre dure depuis longtemps ! L'existence de l'homme sur la terre, nous la connaissons à partir du moment où il a découvert la première arme. Sa découverte du mécanisme de la lutte, prouve l'existence de son génie. Maintenant, l'étendard aux trois couleurs a subjugué la réaction, nous continuerons donc à le suivre... Le triomphe de la révolution ne sera pas une proscription. Nous convaincrions, nous ne persécuterions pas...

VENTURE. — Mes yeux vieillissent ont vu des choses affreuses. Gilles de Rais était fou. Mais quand une grande nation toute entière devient folle, comme Gilles de Rais, quand son âme respire le meurtre et le désir de la mort... Il me semble que le moment de l'occupation de Venise a été la dernière strophe du grand poème de la révolution. Le général Bonaparte m'a dit aujourd'hui que l'Europe est pour lui une taupinière sans grande monarchie et sans grande révolution. L'Orient lui sourit, et ces six millions d'hommes qui peuvent devenir des sujets. Je connais l'Orient, je suis donc le guide de ce royaume de rêve du général Bonaparte. L'Egypte ! Nous ressuscitons sans trêve la puissance illimitée de Sesostrius avec Alexandrie, la capitale du monde, entre l'Orient et l'Occident... Nous errons à travers l'Inde, la Palestine, la Turquie... Nous nous approchons de la statue d'Osiris et nous ressuscitons le rêve éternel du monde...

SULKOWSKI : L'Egypte !...

ZEROMSKI.



SULKOWSKI, d'après Dutertre

Patriotisme

LA PRINCESSE AGNÈS DE MANTOUE. — Je suis folle... Je vous dis, Monsieur, des choses folles. Je veux vous demander si c'est possible ce qu'ils racontent. Ils racontent que vous pourriez d'un seul coup rejeter ce grade d'officier inconnu ; que vous pourriez immédiatement vous élever à ce niveau, à cette hauteur où nous sommes, nous, les monarques et les princes. Ils racontent que vous pourriez devenir le chef d'un corps d'armée, puis d'une armée entière, et enfin de toutes les armées, que vous pourriez jouer un rôle historique, devenir le grand organisateur des pays conquis... Ils disent que vous pourriez étendre sur votre route un drap de pourpre et graver les degrés...

SULKOWSKI. — Qui a dit cela ? Je le sais ! C'est...

LA PRINCESSE. — Oui, c'est lui.

SULKOWSKI. — Je ne vous ai pas conseillé, princesse, de l'écouter.

LA PRINCESSE. — Je ne l'écoute pas, mais je voudrais connaître votre avis.

SULKOWSKI. — Mes lèvres n'ont pas de mots pour exprimer la peine que vous venez de me causer en me montrant le chemin de la trahison. Je pars.

LA PRINCESSE. — Je suis aveugle. Je suis aveugle. Écoutez-moi ! On m'a dit que vous pourriez rester pour toujours ici. Pas au loin, derrière ces hautes montagnes, en France, pas dans ce silence éternel auquel vous vous condamnez tous deux, mais ici, où je suis. On a dit que vous pouviez devenir le plus grand parmi les grands. On a dit que vous pourriez devenir le héros de ce conte, auquel on donna la moitié d'un royaume. Je ne sais pas et je demande conseil...

SULKOWSKI. — Il ne faut jamais croire à la parole des traîtres. Il fallait regarder dans le fond de votre cœur.



SULKOWSKI. — LA BATAILLE

LA PRINCESSE. — Une obscurité mortelle a envahi mon cœur.

SULKOWSKI. — A Milan, vous m'avez dit, princesse, que vous vouliez renoncer au trône et descendre dans le champ de la patrie. Maintenant vous avez peur. Vos pieds se sont fatigués. Vous rêvez de nouveau un drap d'écarlate et aux marches du trône...

LA PRINCESSE. — Ce n'est pas à cela que je rêve.

SULKOWSKI. — Le champ est encombré de guerres, sur lesquelles se blessent les pieds nus. Les sandales du héros gravissent légèrement et harmonieusement le drap sanglant. Tous les mots d'ordre les plus élevés sont des mensonges s'ils conduisent à l'élévation matérielle de celui qui les publie. Celui-là seul n'est pas un menteur qui descend de sa hauteur dans la plaine, jette sur ses épaules le lourd manteau du sacrifice et traîne le monde en silence.

LA PRINCESSE. — Et cependant vous m'avez dit que vous deviez retourner dans votre pays avec le panache de la grandeur sur votre cimier, car autrement les vôtres ne vous reconnaîtraient pas pour leur chef ! Ce n'est pas pour moi que j'ai désiré l'écarlate et les degrés du trône, mais pour vous. Où irai-je, vous ne le savez pas encore.

SULKOWSKI. — Je ne veux pas revenir dans mon pays, couvert du manteau d'une facile gloire. Les miens honorent seulement ce que les étrangers ont d'abord honoré. C'est vrai. Mais je dois avant tout conquérir moi-même ma grandeur dans mon propre cœur ; je dois la puiser du néant par ma propre force. Quand j'aurai conquis ma propre grandeur par ma propre force, alors seulement je pourrai conquérir ma patrie. Car, à chaque minute de ma vie, je conquiers et je crée ma patrie. Je crois sentir en moi ma nation lutter

avec moi-même. Je dois d'abord créer pour toute la nation ma propre volonté inflexible et ensuite seulement je l'imposerai au monde extérieur.

LA PRINCESSE. — Je ne peux pas comprendre... Je sais seulement que vous partez ! Mes yeux regardent tellement dans l'obscurité qu'ils y voient comme en plein jour. Es-tu sûr de ne pas te tromper de chemin, de ne pas errer dans l'obscurité ?...

SULKOWSKI. — L'homme qui m'a élevé, mon tuteur, m'a montré depuis longtemps ce trésor de grandeur dont vous parlez, princesse. Garde-manger des honneurs, et ces rues de traverse dans les coulisses où se prépare la fable de l'intrigue jouée sur la scène du monde. Non ! je ne retournerai pas parmi eux. Je serai au contraire l'incendiaire de ce théâtre d'intrigues.

ZEROMSKI.



MORT DE SULKOWSKI



Le Bilan d'une Génération

La philosophie, la logique, l'optimisme, le pessimisme, ne sont au fond qu'une question de tempérament. De même nos jugements sur l'avenir. « Tout est mauvais, dit le pessimiste ; nous n'avons pas de chemin de fer, nous n'avons pas de route, nous n'avons pas d'instruction publique, nous n'avons pas d'industrie »... « Tout est merveilleux, répond l'optimiste, car si nous n'avons rien de tout cela et que nous vivons, que sera-ce quand nous aurons tout cela et bien d'autres choses encore ! Alors la Pologne sera un second Eldorado, le pays du bonheur ».

La même chose a lieu dans la sphère intellectuelle. Si l'on a vécu jusqu'ici, que sera-ce plus tard, quand tous les talents, toutes les aptitudes se réaliseront, quand il n'y aura plus chez nous cette énorme perte de sève qui s'est produite jusqu'ici.

Depuis quelque temps cette pensée me trouble. Que ce soit dans mes anciennes esquisses sur la colonie parisienne, ou à propos du polonisme de Conrad, ou à propos de l'improductivité géniale de Janowski, un même et unique problème se pose toujours, celui de notre émigration incessante, de l'impossibilité où nous nous trouvons de choisir notre vie. J'ai parlé de Paris, il n'y a pas longtemps, j'ai évalué la quantité de substance cérébrale qu'y apportent d'une façon permanente les étrangers, et l'importance de cet apport dans la richesse totale de la vie ; chez nous, on pourrait établir un bilan opposé, un passif.

Beaucoup de causes ont contribué à appauvrir notre vie dans tous les domaines. En dehors des grandes émigrations, une 'petite émigration quotidienne affaiblissait notre pays. Le manque d'air, les mauvaises conditions de travail, la monotonie, chassaient à l'étranger cette émigration ; la monotonie s'accroissait encore plus ; c'était un cercle vicieux. Je ne parle pas ici de ces oiseaux voyageurs, toujours nomades, musiciens, chanteurs, que nous avons répandus dans les deux hémisphères. Mais la plupart de nos peintres ont niché pendant un demi-siècle au moins à l'étranger. Nos écrivains, qui créaient des œuvres destinées à leur pays, ont souvent passé de longues années hors de ce pays. Nous avons failli perdre Przybyszewski, comme nous avons perdu Conrad. Spasowicz a vécu au milieu des étrangers, notre grand savant Thadée Zieliński a du longtemps enseigner à une jeunesse étrangère. Sans la chute de la Russie, nous aurions peut-être perdu Ossendowski ! Et ceci n'avait pas lieu seulement dans le domaine de l'art et de la littérature ; la même chose se passait dans les autres domaines. Dumajewski a soigné les finances de l'Autriche ; Tœplitz dirige depuis des années les finances de l'Italie. Et puisque nous parlons de l'Italie, n'est-il pas un génie de l'industrie, l'homme qui a réussi à imposer la bière à cette terre, porteuse de vin, l'homme dont le nom (Birra Paskowski) est, après Mussolini, le plus populaire d'Italie ? c'est Charles Paskowski, que je revois encore jeune garçon, à Cracovie, et faisant le désespoir

des pédagogues. Le théâtre lui-même, qui est en relation si étroite avec le sol, a donné Modrzejewska à l'Amérique. Je jette ici quelques noms ; chacun peut compléter la liste à son gré.

Combien de forces gaspillées, combien de travail dont nous n'avons retiré aucun profit ! Nous n'avions pas de routes et de ponts, et nous avons fourni à la Russie ses meilleurs ingénieurs. Un mois avant la chute de l'Autriche, un de nos plus remarquables économistes a publié le premier volume d'un ouvrage énorme, en allemand, sur la future convention douanière entre l'Allemagne et l'Autriche. Nos statisticiens sont connus à Vienne, à Pétersbourg. Mais Rome, Paris, Munich, la Riviera, n'étaient-ce pas aussi des centres de polonisme ? Je me suis demandé plus d'une fois en rêvant ce qu'aurait été une capitale où l'on aurait pu réunir toutes ces individualités dispersées.

Que de rencontres perdues, que de gens dont on n'a pu ainsi subir l'influence ! J'ai jeté quelques noms. Mais rappelons-nous que, dans la culture d'un pays, les noms célèbres ne sont pas les seuls à compter. Celui qui a regardé de près le mécanisme de la vie individuelle, celui-là sait quel rôle jouent dans un pays les gens qui ne sont pas en apparence des créateurs, mais qui agissent par leur influence comme les « porteurs de germes » de l'intelligence et de la lumière. La vie de l'esprit a aussi ses soldats inconnus. Ces dévoreurs de livres, ces éternels disputeurs, ces dilettantes subtils, ces riches amateurs, enfin ces protecteurs, ces enthousiastes, ces mélomanes, ces bibliophiles, ces collectionneurs. Combien d'entre eux ont passé la frontière !

Quand on parle des artistes, des savants, ce bilan de l'émigration présente évidemment deux aspects, l'un positif et l'autre négatif ; ce ne sont pas des choses simples. Parmi les émigrés, les uns rappelaient au monde l'existence de la Pologne quand ce rappel était nécessaire ; d'autres trouvaient à l'étranger des conditions favorables à leur développement, des ateliers de travail, alors que dans leur patrie leurs talents se seraient peut-être gâchés, ou qu'ils n'auraient pas donné leur pleine mesure. On peut se demander si Mme Curie-Sklodowska aurait découvert le radium à Cra-

covie où elle s'était efforcée en vain d'obtenir le titre d'assistante à la chaire de physique. D'autres ont amassé un capital de science, de vie et sont revenus heureusement en Pologne. Mais je crois que le bilan des pertes a été important. Car lorsque l'artiste crée ses œuvres à l'étranger ou dans son pays, ce n'est pas la même chose. L'artiste, le penseur, ne donne pas seulement des œuvres écrites ou peintes. Il vit, il rayonne, il pénètre son entourage de sa pensée, il enseigne, il agit, il enflamme. En outre, la valeur d'un groupement d'esprits créateurs augmente avec leur nombre suivant certaines lois de progression géométrique. La rencontre de Wyspianski et de Przybyszewski à Cracovie, ce n'est pas la simple somme de deux chiffres, mais une multiplication. Et chaque perte n'est pas seulement la perte déterminée d'un individu, mais la disparition d'une suite de possibilités. C'est aussi un arrêt dans la continuité des générations : Wittkiewicz père nous a donné Wittkiewicz fils, alors que les fils de Styka sont déjà des peintres français pleins de talent.

Quelques années avant la guerre, un remarquable article d'Antoine Choloniowski, paru dans « le Monde » fit beaucoup de bruit ; il était intitulé « les Absents ». Les absents, c'était pour Choloniowski notre aristocratie. Aujourd'hui encore elle est absente, et il faut avouer qu'elle nous manque un peu. Mais elle ne comprenait pas tous les absents. Les conditions de la vie faisaient que, pour une raison ou pour une autre, il y avait beaucoup d'absents, et des gens de valeur.

Quelle conclusion peut-on tirer de tout cela ? L'optimisme, l'optimisme sur toute la ligne. Si dans des conditions aussi lamentables, après une telle saignée, nous n'avons pas contracté une anémie pernicieuse, mais que nous avons conservé les colorations de la santé, quelle sera notre vie dans un avenir proche où nous aurons des chances de grouper toutes nos forces, de leur donner un champ d'action et des conditions de travail favorables. Quelles réserves de génie et de jeunesse, la Pologne pourra un jour lancer sur l'Europe !

BOY.



ART POPULAIRE



PAPIERS DÉCOUPÉS



L'âme du Cordonnier qui se mit en colère

Un pauvre cordonnier vint un jour à mourir. Son âme donc, planta là la dépouille, et s'élança dans les espaces.

Où s'en aller ? Au paradis, dans les enfers, au purgatoire ?

— Au paradis ! Et la voilà partie. Mais la route était longue, et l'âme se sentait bien fatiguée. S'asseoir ? Pas un nuage au ciel. Déjà ses pieds enflaient, car en bon cordonnier, il avait de mauvais souliers.

Enfin, il arriva devant la porte à deux battants, toute en or et toute en argent.

— M'y voilà, se dit l'âme en peine.

Et elle heurta du lourd marteau.

— Qui va là ? demanda Saint Pierre, qui depuis des milliers d'années gardait l'entrée du Paradis.

— Un pauvre cordonnier.

— Ah ! c'est toi qui viens de mourir ?

— Tout juste, dit le cordonnier.

Le Saint ajusta ses lunettes.

— Cordonnier, dis la vérité : combien de peaux as-tu volées de ton vivant ?

— Aucune, je le jure.

— C'est bien vrai, ce mensonge ?

— Aussi vrai que vous êtes un grand Saint.

— Alors, c'est différent.

Et le saint radouci entrebaila la porte.

— Ecoute, cordonnier : il faut attendre le retour du Bon Dieu, de la Vierge et de l'Enfant Jésus. Ils sont allés se promener. Le Saint Esprit aussi. Mais dès qu'ils rentreront, je t'ouvrirai la porte.

Le cordonnier gémit :

— Rester dehors, quand j'ai si mal aux pieds !

Saint Pierre eut pitié de l'âme, car il vit qu'en effet, elle était mal chaussée.

— C'est vrai, tu fais peine à voir. Mais comment as-tu mis de si mauvais souliers pour un si long voyage ? N'es-tu point cordonnier ?

— Justement. Les cordonniers sont les plus mal chaussés ; souvent même ils vont pieds nus.

— Le monde est bien mal fait, chez vous, fit observer Saint Pierre.

Il écarta les battants de la porte et dit à l'âme :

— Tiens, entre vite. Cache-toi dans ce petit coin, et reste tranquille.

Un manteau bleu et blanc, que la Vierge avait oublié, traînait par terre.

— Prends-le, lui dit Saint Pierre. Enroule-toi dedans. Tu fais honte au Paradis, déguenillé que tu es !

L'âme du cordonnier ne demandait pas mieux. Elle se trouvait si bien dans ce manteau, qu'il lui semblait renaître en un petit enfant. Et dans ce Paradis, que de merveilles ! La voûte était en arcs-en-ciel multicolores ; tout embaumait l'encens.

— Pourvu qu'on ne me chasse pas, pensait le cordonnier. Avoir goûté à ces douceurs, et m'en aller ? Ce serait trop cruel !

Et il se faisait minuscule. Il regarda autour de lui et vit des quantités de tabourets. Ces tabourets ne se ressemblaient guère. Les uns étaient grands, les autres petits. Celui-ci était incrusté d'or, celui-là d'argent ; bref, il y en avait pour tous les degrés de sainteté. Le cordonnier en choisit un où des diamants s'encha-

saient. D'abord, il n'osait pas s'asseoir, par respect pour Saint Pierre, mais le saint s'était assoupi et ronflait dans sa barbe. L'âme alors s'enhardit et s'assit sur le tabouret.

C'était le tabouret de Dieu. Et de ce tabouret, on pouvait distinguer tout ce qui se passait sur la terre. Notre cordonnier donc voyait les braves gens cueillir des pommes ou labourer leurs champs, les bergers garder leurs troupeaux, les paysannes se quereller ; bref, c'était très amusant. Le cordonnier ainsi placé, prenait des airs de personnage. En se penchant encore, il aperçut dans la vallée une rivière peu profonde. Et sur le bord de la rivière, une vieille faisait la lessive pour quelque dame des environs. Quand elle eut savonné, rincé, tordu le linge, la femme, seule dans le pré, déroba deux chemises et les cacha sous un buisson, comptant les reprendre plus tard.

Oh ! la voleuse ! Le tabouret en laissait voir de belles ! Le cordonnier fut indigné. Il cria de toutes ses forces :

— Hé ! la vieille ! ces chemises ne sont pas à toi.

Mais il faut des milliers de milles pour aller du ciel à la terre, et les vivants sont sourds aux voix du Paradis.

Le cordonnier n'y tint plus.

— Attends un peu !

Et sans réfléchir davantage : une, deux, hop ! l'âme en colère, lança le tabouret sur le nez de la vieille.

Au même instant, les lourds battants grincèrent, et la porte s'ouvrit. L'âme du cordonnier, assez intimidée, se blottit dans un coin.

Le Bon Dieu, la Vierge et Jésus revenaient de la promenade. Les Saints les suivaient. Le ciel s'illumina et les anges se mirent à chanter en s'accompagnant de leurs harpes. Et c'était si joli que l'âme, dans son coin, se pâmaît de bonheur.

Cependant, le Bon Dieu s'étonne :

— Mon tabouret a disparu.

Les Saints cherchent partout, et la Vierge s'affaire.

— Enfin ! où est passé mon tabouret ?

Les anges s'en mêlèrent. Tant et si bien qu'à force de fouiller, ils découvrirent l'âme, qui tremblait de peur et s'empêtrait dans le manteau de la Vierge. Ils le menèrent devant Dieu. O douceur ! Devant le Seigneur, le cordonnier n'avait plus peur.

Le Bon Dieu d'abord ne dit rien ; il le regarda longtemps, et l'âme se sentant devinée, baissait la tête.

Enfin, le Bon Dieu prit la parole :

— Qu'as-tu fait de mon tabouret ?

Et, cramoisie de honte, l'âme dut avouer ce qui s'était passé.

Le Bon Dieu prit un air sévère :

— Puisque c'est Saint Pierre qui t'a permis d'entrer, reste où tu es ; mais tu mériterais quelques années de purgatoire. Il faut apprendre l'indulgence et ne pas se mettre en colère pour la moindre vétille.

Et le Bon Dieu branla la tête.

— Cordonnier, si je me fâchais à chaque faute des pécheurs, il en faudrait des tabourets ! Les menuisiers sont rares au Paradis ; ils jurent un peu trop, c'est le diable qui prend leur âme. Et Saint Joseph aurait beau faire, je n'aurais plus de quoi m'asseoir.

SUZANNE STROWSKA.



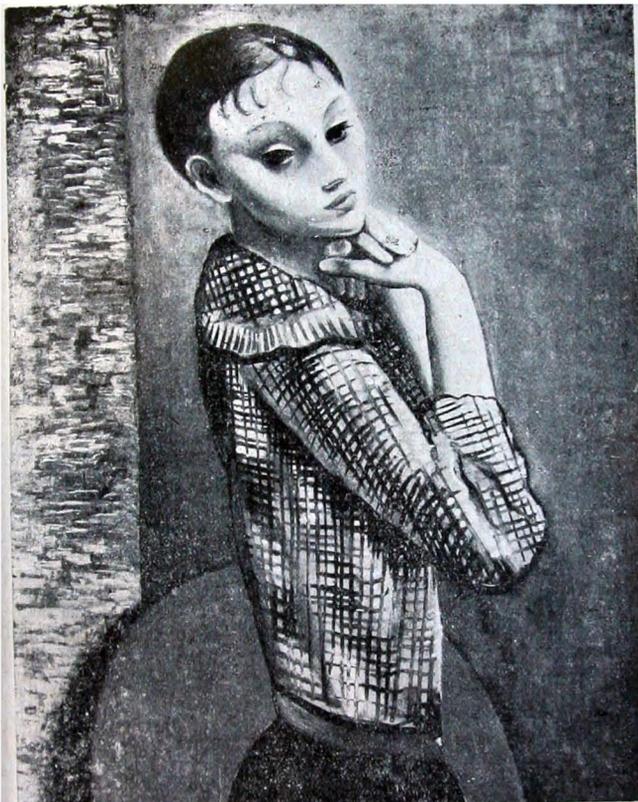
KISLING. — PORTRAIT

KISLING

Paris est un centre d'attraction pour les peintres polonais. Beaucoup d'entre eux s'y sont établis à demeure. Kislung, l'un des plus célèbres, est arrivé ici il y a une vingtaine d'années.

Il avait fait ses premières études de peinture à Cracovie. Le critique d'art, Klingsland, qui l'a connu au moment où il débarquait à Paris, trace de lui un portrait plein de verve et de cordialité : « Jeune rapin alors, Kislung venait de quitter la Pologne avec, comme tout bagage, quelques notions de peinture, acquises à

l'Académie des Beaux-Arts de Cracovie, sa naïve audace sans bornes, jointe à une volonté inébranlable d'apprendre le métier et son ignorance absolue du monde, de la vie et des hommes. Pauvre comme un rat d'église, il était riche d'un **tempérament** ardent, également sensible et sensuel, ainsi que d'un talent déjà intéressant, mais amorphe encore. A la conquête de cette Terre Promise de tout artiste qu'est Paris, il partait donc armé d'une cuirasse assez don-quistot-tesque par la qualité et le nombre de ses défauts !



KISLING. — PORTRAIT DE JEUNE FILLE

Le jeune Kisling se mit avec ardeur au travail. Sans se laisser dérouter par l'abondance et la variété des théories artistiques alors en honneur, qui se succédaient les unes aux autres avec une rapidité déconcertante, Kisling sut dégager sa propre personnalité et son atelier devint bientôt le rendez-vous des peintres, des musiciens, des poètes, etc.

L'art de Kisling possède un cachet très particulier. Kisling, tout en condamnant le naturalisme, a un grand respect de la Nature ; il n'admet pas qu'une interprétation purement intellectuelle domine la représentation de la nature. Son dessin, au trait précis, est caractérisé par une grande simplicité de lignes ; la couleur seule trahit sa fantaisie, son imagination, l'exubérance de son tempérament.

Les sources d'inspiration de Kisling sont infiniment variées ; il prend ses sujets un peu partout. Voici des natures mortes, selon la plastique des peintres hollandais, des portraits nés sous le signe d'Ingres, des nus, etc. Ses portraits de jeunes gens et de jeunes filles sont profondément émouvants ; leurs grands yeux sombres leur donnent un air de mélancolie résignée qui nous pénètre jusqu'à l'âme.

Doué d'un tempérament d'une exubérante sensibilité, dit encore Klingsland, Kisling peint « absolument tout ce qui peut lui servir de prétexte à exprimer son amour de la vie et de la matière, de la nature traduite en formes plastiques. »

Il est considéré comme un des plus grands peintres contemporains.

(Clichés de « La Pologne Littéraire »)



Aujourd'hui, quai d'Orléans



M. STANISLAS PIOTR KOCZOROWSKI

Au début de la guerre, la Bibliothèque polonaise de Paris possédait environ 100.000 volumes, 30.000 dessins et 10.000 manuscrits. Lorsque M. Franciszek Pulaski fut nommé délégué de l'Académie de Cracovie à la Bibliothèque polonaise, il estima qu'elle ne remplirait son rôle que le jour où elle se transformerait en une institution vivante, servant les intérêts intellectuels de la Pologne. M. Pulaski, qui avait organisé à Varsovie l'Institut Français, désirait créer un Institut du même genre à Paris.

Il décida tout d'abord de donner à la Bibliothèque un bel aspect extérieur, qui correspondrait à la situation de l'Etat polonais ressuscité. On ne put la transformer complètement ; l'architecte Lalewicz, que l'on fit venir de Pologne, constata que le bâtiment était trop vieux pour changer complètement sa façade et la disposition des murs. Il fallait se contenter de reconstruire certaines parties et d'aménager l'intérieur dans un esprit moderne. On construisit donc une grande salle de lecture ; on construisit une belle cour avec deux tablettes de marbre consacrées à ceux « qui avaient bien mérité » de la Bibliothèque par leurs travaux et par leurs dons, on organisa deux appartements pour les savants polonais qui viennent étudier à Paris ; on aménagea les salles de la Bibliothèque que l'on réunit par un esca-

lier intérieur ; on installa le chauffage central, etc. Le vieux bâtiment ruiné par les siècles devint une station de travail délicate et un imposant avant-poste culturel, admiré par les étrangers.

En même temps, la Bibliothèque se réorganisait complètement. M. Pulaski considérait qu'elle devait être une ambassade intellectuelle, et il se demanda de quels éléments elle devait alors se composer ? Créer à Paris une Bibliothèque polonaise générale, comprenant des ouvrages sur l'ensemble de la culture mondiale, aurait été évidemment une erreur : les grandes bibliothèques françaises remplissent cette tâche. M. Pulaski décida de limiter la sphère d'activité de la Bibliothèque à la Pologne contemporaine et ancienne, et de conserver seulement les ouvrages les plus indispensables. La Bibliothèque du Quai d'Orléans, qui s'est formée surtout grâce aux dons et aux legs, possédait une grande quantité d'œuvres tout à fait en dehors de ce programme. Il fallait les éliminer pour ne pas constituer un capital improductif qui, dans d'autres conditions (par exemple en Pologne) pouvait devenir extrêmement précieux. D'accord avec l'Académie de Cracovie, M. Pulaski décida d'offrir ces ouvrages éliminés à la Bibliothèque Nationale de Varsovie, ce qui du reste correspond à la volonté des donateurs qui espéraient que plus tard la Bibliothèque serait transférée en Pologne.

Le classement rationnel des œuvres, commencé depuis plusieurs années, est près de s'achever.

Le catalogue par fiche et par auteur est déjà terminé. Actuellement, une seconde classification s'effectue, par matière, des œuvres concernant la Pologne d'après guerre. Le catalogue des manuscrits ayant trait à Mickiewicz (1.300) est déjà sous presse. Mlle Monkiewicz, conservatrice pleine de pitié du « Musée A. Mickiewicz » et administratrice, Mme Hulanicka, femme de lettres polonaise et française et M. Szymberski, bibliothécaire, ont accompli ces travaux sous la direction de l'éminent bibliographe, M. P. Koczorowski, conservateur de la Bibliothèque (qui vient d'être nommé à la Bibliothèque Nationale de Varsovie, et dont nous regrettons profondément le départ. M. Koczorowski était un beau poète, un ami sûr, un fonctionnaire courtois et empressé, d'ailleurs un puits de science ! (1))

A côté de la sollicitude attentive que M. Pulaski témoigne à la Bibliothèque elle-même, il s'efforce de développer en même temps l'activité méthodique de cette « station scientifique ». M. Pulaski organise d'abord une étude scientifique des sources de renseignements sur la Pologne, qui se trouvent déjà soit dans les archives de la Bibliothèque Polonaise, soit dans les archives et les collections françaises. Ensuite, il s'efforce de transformer la salle de conférence de la Bibliothèque en un avant-poste permanent de propagande polonaise en France. C'est là qu'ont lieu les réunions de la Société pour le développement de la culture polonaise à l'étranger.

En même temps, ces salles doivent devenir un foyer pour les savants et les écrivains français qui s'intéressent à la Pologne et qui désirent parler d'elle à leurs compatriotes. La série de conférences avec discussion sur « les Problèmes de la Baltique », organisée cette année, a constitué la première réalisation de ce projet.

JAN ŁOŘENTOWICZ.

(1) N. D. L. R.

Léopol héroïque

Novembre 1918 à Léopol



DEUX VOLONTAIRES EN 1918

Ceci se passait le 28 Octobre 1918. Vers 6 heures du soir, Mlle X. entra à la rédaction du « Courrier de Lwow » en nous annonçant qu'elle nous apportait de graves nouvelles. (1)

Le « Courrier de Léopol » avait conquis la sympathie et la confiance d'un grand nombre de lecteurs de la Petite Pologne orientale par son attitude courageuse et indépendante en faveur des Polonais — aussi venait-on lui apporter nouvelles après nouvelles. On cherchait auprès de lui des conseils, du réconfort et de l'aide. L'archevêque Teodorowicz et l'archevêque Bilzewski, toujours prêts à secourir les prisonniers politiques ou les prisonniers de guerre polonais, à défendre la population contre les excès des autorités militaires et les abus du gouvernement autrichien, formaient le second foyer de la résistance polonaise.

Mlle X. nous raconta ceci : la maison de Stéphane Baran (un des principaux chefs du soulèvement ukrainien qui a eu lieu plus tard et un des ministres de « l'Ukraine Occidentale ») se dressait en face de la sienne. Or, depuis assez longtemps, des voitures chargées de lourds objets (d'après elle ce devait être des armes et des munitions) s'arrêtaient chaque nuit devant la maison de Baran ; des gens déchargeaient ces objets et les transportaient à la cave ou au grenier. De plus, de longues réunions avaient lieu chaque nuit à laquelle prenaient part des officiers.

Le lendemain, mardi 29 Octobre, je transmis ces nouvelles à l'archevêque Teodorowicz qui décida de convoquer chez lui quelques personnes pour prendre un parti. Moi-même j'allai inviter Ernest Adam que cette histoire inquiéta beaucoup et qui promit de venir.

Le lendemain, jour de la réunion, il faisait froid, le vent soufflait et la pluie tombait. Je dus rentrer chez moi, très souffrante ; le médecin me déclara que j'avais la grippe espagnole et je ne pus assister à la réunion. Je sus seulement que l'archevêque Teodorowicz était allé à Cracovie porter l'alarme, si bien qu'il fut en suite coupé de Lwow.

Je demeurais alors rue Zielona. Le 1^{er} Novembre, à 7 heures du matin, Sophie Strzałkowska tombe chez

(1) On dit indifféremment Lwow ou Léopol.

moi et, terriblement émue, elle m'éveille par ces exclamations :

« Savez-vous ce qui se passe ? Un étendard ukrainien flotte sur l'Hôtel-de-Ville. Les Ukrainiens ont occupé pendant la nuit tous les bâtiments officiels. Nous sommes au pouvoir des Ukrainiens. »

De l'une des fenêtres de mon appartement on voyait l'Hôtel-de-Ville et l'étendard bleu-jaune qui flottait effectivement à son sommet.

La fusillade commençait à siffler dans les rues. Derrière notre maison donnait le mur du fond de la « caserne des Jablonowski », qui était occupée par des détachements ruthènes. On entendait les coups de fusil toute la nuit, presque sans trêve. On tirait ainsi un peu en l'honneur de la victoire, un peu pour effrayer les gens, et un peu parce qu'on avait peur soi-même.

Dans ces conditions, on n'avait guère le droit d'être malade. J'avais donc une grande quantité d'aspirine et le samedi après-midi, 2 Novembre, je me levais et je sortis en ville.

Lwow avait changé complètement d'aspect : la plupart des magasins étaient fermés, les gens qui passaient dans les rues avaient l'air attentif et sérieux que donne la certitude d'un danger imminent. Les balles sifflaient et ce n'était pas uniquement pour effrayer ! A Lwow, des paroles aux décisions, des décisions aux actes, le chemin est court : déjà un centre de résistance s'était formé à l'école Sienkiewicz, un comité civique polonais s'était constitué du côté occupé par les Ruthènes ; la lutte était commencée. Je trouvais à la rédaction Stéphane Dabrowski (plus tard député) qui venait faire imprimer des adresses pour appeler les jeunes gens aux armes. D'ailleurs ces adresses durent être imprimées ailleurs.

L'attitude de la presse polonaise prit alors une importance exceptionnelle, cette presse devint un des facteurs les plus importants de la résistance. Sa disparition aurait entraîné le désordre et le découragement, elle aurait causé la ruine de la résistance. Les Ruthènes l'avaient bien compris, et comme ils n'avaient aucun scrupule intellectuel, au bout de quelques jours, ils

interdirent tous les journaux et toutes les revues polonaises (si je ne me trompe pas, cette mesure fut prise le mercredi 7 Novembre).

Mais le résultat en fut inattendu. Recourir à des moyens de lutte ou de défense aussi désespérés fut interprété comme une preuve évidente de faiblesse de l'adversaire. Lwow avait été occupé successivement par les puissantes armées russes, allemandes, autrichiennes, et pendant toute la guerre, pas un de ces gouvernements n'avait interdit le plus petit journal d'opposition, il fallait pour cela « le gouvernement de l'Ukraine Occidentale. »

Au moment où se livrait une lutte qui devait décider de la vie ou de la mort de leur patrie, les Polonais se trouvaient privés de leurs organes d'information.

Que faire ?

Au petit cercle de journalistes que groupait le comité civique, je proposai d'éditer un bulletin sur deux pages. Ainsi fîmes-nous. Cette petite publication s'appela « Communiqué d'Information ». En tête venait naturellement le communiqué du gouvernement polonais (ce qui était le plus important, à cause des fausses nouvelles répandues par les Ukrainiens) ; ensuite nous insérions les nouvelles de « Pobudka », qui paraissait légalement de l'autre côté du front polonais et que des courriers et surtout des « courrières » nous passaient en fraude à travers le front ; enfin des nouvelles puisées dans les revues ukrainiennes et dans le « Lembergerka » juif-allemand. Il se passait à ce moment des choses graves dans le monde : la guerre mondiale se terminait ! Une nouvelle Europe — et une nouvelle Pologne — surgissaient.

Tout le bénéfice de la vente du « Communiqué » allait aux familles des morts pour la défense de Lwow.

On s'arrachait ce « Communiqué », et cependant il

fallait venir le chercher chaque jour sous les balles, au Comité, rue Akademicka, où on l'écrivait et le tapait... Moi-même, j'ai eu de la peine à réunir la collection complète.

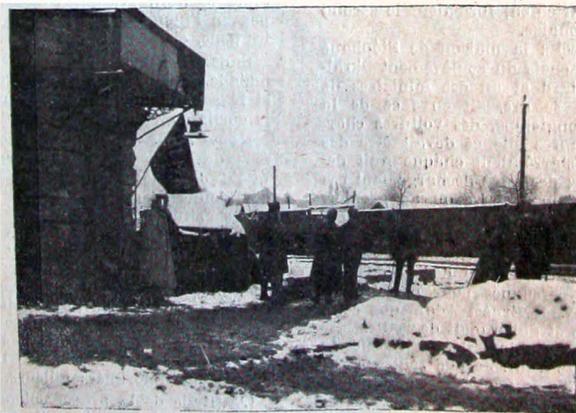
Le dernier numéro parut le 21 Novembre. On y parlait déjà de l'arrivée des secours. La journée était froide, sans soleil ; en revenant à la maison je m'enrhumaï fortement. La fusillade était particulièrement acharnée ; nous comprimes plus tard que c'était l'arrière-garde ukrainienne qui protégeait la retraite.

Le lendemain, le soleil resplendissait ; il faisait un temps doux, merveilleux. Je n'oublierai jamais ce matin du 22 Novembre 1918. L'armée de secours pénétra dans la ville. Lwow était libre !... Des scènes émouvantes avaient lieu. Les gens — hommes, femmes, enfants — sortaient des maisons, fous de joie ; ils se jetaient au cou des soldats, ils leur glissaient dans la main les quelques provisions qui leur restaient (et cependant la faim et la misère avaient régné à Lwow pendant ces quelques semaines), un morceau de pain, de la saucisse, une assiette de confiture, du thé chaud, du sucre... Instinctivement on donnait ce qu'on avait de plus cher ; pour la population affamée, les aliments paraissaient la chose la plus précieuse...

Ce jour-là tous les journaux polonais reparurent. Il est inutile d'ajouter qu'on n'interdit aucun journal ruthène. L'armée polonaise venait défendre, non attaquer.

Dans ce beau matin ensoleillé, rayonnant de la liberté de Lwow et de la Pologne, la population polonaise épuisée saluait joyeusement, avec un amour sans limite, en la personne des soldats polonais, les défenseurs du droit et de l'ordre, de la liberté, de la sécurité et de la paix.

Irène PANNENKO.



L'AVANT-POSTE BEM

Le Sanatorium de Léopol



LE SANATORIUM

Grâce au noble entêtement des idéalistes, à l'initiative inlassable des gens de bonne volonté, à la science des pionniers polonais, aux dons financiers énormes, au travail formidable de centaines d'ouvriers polonais pendant trois ans, on a élevé et donné la vie à une grande œuvre dont la signification sociale dépasse tout ce que Léopol a su conquérir ces dernières années.

Sur les glacis sud-est du Haut Château, au voisinage de Strzelnica et des jardins conventuels, un énorme bâtiment blanc se dresse vers le ciel ; il domine la ville et il est visible de partout. C'est le sanatorium anti-tuberculeux de la Caisse des Malades.

La vue de ce colosse de fer, de béton et de briques, à six étages, est merveilleux et inoubliable ; deux cents fenêtres sur la façade regardent le soleil et reflètent sur leurs vitres les jeux de ses rayons. Le soir, elles s'allument toutes aux lueurs sanglants du couchant ; le bâtiment semble comme suspendu en l'air, arraché à ses fondations, plus haut que les tours des églises, plus haut que la tour de l'Hôtel de Ville, et par sa beauté il publie dans cette vallée de larmes l'idéal élevé du christianisme, renfermé dans ce seul mot : caritas.

Quelques chiffres nous diront l'importance de ce monument. Le sanatorium, avec une façade de 87 m. 50, occupe une surface de 1.600 m², et son volume est de 35.300 m³. Les frais de construction du sanatorium, et

de deux bâtiments auxiliaires (le bâtiment de l'administration, etc.) se sont élevés à 3 millions et demi de zlotys, les installations et l'organisation intérieure sont revenues à 3 millions de zlotys. Par conséquent, il a fallu environ 7 millions de zlotys pour édifier cette œuvre, un Institut destiné à l'étude de la tuberculose, aux recherches de laboratoire et à l'application des méthodes nouvelles. Ce puissant Institut, le premier de ce genre en Pologne, va livrer une lutte incessante à la tuberculose qui décime la race humaine.

Aujourd'hui, les physiologues et les gens adonnés au service social aident les médecins dans cette lutte avec la plus répandue des maladies sociales. Les institutions d'assurances sociales, en particulier les caisses des malades, donnent leur aide médicale aux classes travailleuses, c'est-à-dire à celles qui sont le plus exposées à la tuberculose ; elles occupent le premier rang parmi ceux qui mènent le combat contre cette terrible maladie.

La Caisse des Malades de Léopol ne s'est pas dérobée à ce devoir social ; elle a construit son sanatorium en trois ans et le fait que le plan de ce sanatorium, conçu sur une petite échelle, a dû atteindre des dimensions gigantesques, dépassant peut-être les possibilités financières de cette institution, ne diminue pas le mérite des premiers organisateurs qui, malgré toutes sortes de difficultés, ont pu mener leur œuvre à bonne fin. Léopol possède un sanatorium antituberculeux

modèle du monde, car il a été construit et organisé selon les dernières exigences et les derniers postulats de la médecine ; il sera non seulement un « atelier de réparation des santés », mais aussi un grand centre scientifique.

Celui qui visite le sanatorium ouvert depuis un mois, ne peut qu'admirer, à chaque pas, la somme de travail, de frais et de science que l'on a du dépenser dans cette œuvre. Par une route construite pour les voitures et les piétons (œuvre de l'ingénieur Brylinski) nous arrivons au sommet de la colline escarpée (350 m. au-dessus du niveau de la mer, et 50 m. au dessus du niveau moyen de la ville) où s'élève le sanatorium.

Un hall et des décorations en marbre, des ferrures de cuivre dans l'escalier, rappellent les plus grands hôtels européens. Des corridors larges et clairs mènent à des centaines de salles destinées au ménage. A chaque pas, on sent que le principal but des constructeurs a été de donner aux malades le plus d'air et le plus de lumière possible.

Il faut ajouter que dans cet énorme bâtiment, dont la visite complète prendrait des heures, 20 % seulement de l'espace construit a été réservé aux chambres des malades (200 malades) ; le reste est occupé par des corridors, des salles d'attente, des salles pour les bains de soleil, des locaux médicaux (salles d'opération, de stérilisation, d'électro-thérapie (salles rayons de Roentgen, etc.) et de salles pour le ménage (buanderies, sécherie, salle de repassage, magasins pour le linge, cuisine, fours pour le pain, salle pour éplucher les légumes, pour nettoyer les casseroles, garde-manger, etc.)

Pour toutes les opérations ménagères, des machines et des appareils industriels remplacent la main-d'œuvre humaine ; de puissantes installations fournissent à tout le sanatorium l'eau, la lumière, la chaleur, l'hygiène domine tout et tient tout dans sa main. C'est pour elle uniquement, cette dispersion coûteuse de l'installation intérieure, cette libéralité dans les dimensions, cette abondance de l'espace. Les chambres pour les malades sont vastes, claires et chacune possède en propre une partie du perron où le malade peut rester couché.

La vue des fenêtres du sanatorium est merveilleuse. Comme chaque malade doit se sentir bien installé quand il regarde sa ville bien-aimée qui forme à ses pieds un panorama coloré se fondant dans une mer de brume d'où émergent les tours des églises et les coupoles des monuments. Et ces collines verdoyantes, et ces forêts qui entourent Leopold, n'apportent-elles pas aux malades le souffle vivifiant des espaces lointains ?

Une question grave se pose ici ; le sanatorium anti-tuberculeux, construit en ville, répond-il à sa destination propre ? La science médicale la plus moderne a déjà résolu cette question en s'inclinant devant l'avis autorisé de deux savants allemands : Brehmer et Dittler : la tuberculose doit être soignée sous le climat même où elle a été contractée. La construction du sanatorium de la Caisse des Malades de Léopold, est donc justifiée ; pour choisir son emplacement, on a suivi les enseignements de la science la plus moderne.

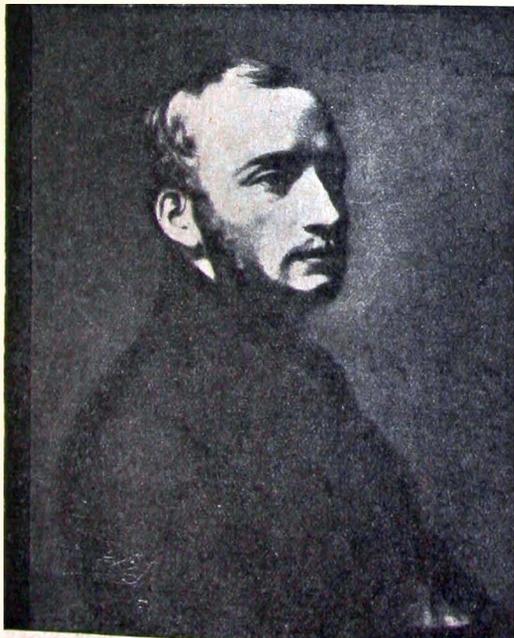
H. ZBIERZCHOWSKI.

Trois Destins Tragiques

C'est l'histoire de trois poètes romantiques polonais, histoire romantique, mais si tragique qu'elle ne peut tenir dans un roman ni dans une romance.

M. Krakowski (1) a eù le courage de ne pas écrire une biographie romancée, et il a bien fait. On annonce la mort du roman et certains éditeurs murmurent qu'ils veulent lui « casser les reins ». Mais après tout, le roman ne fait de mal qu'aux éditeurs. Tandis que les vies romancées dépeuplent tout notre passé de ses grands hommes, saints, poètes ou franches canailles. Depuis le jour où le talent délicat de M. Maurois s'est exercé dans l'histoire et nous a récréé, à son image, un Shelley délicieux qui ne serait pas un poète, un Disraëli de cour qui ne serait pas un homme d'Etat, depuis ce jour la gent de lettres s'est mise en chasse, et l'on voit paraître, en grande série, à l'enseigne des puissantes firmes rivales, des anatomies de grands hommes à la mesure de leurs romanceurs, des saints sans mystique, des friponilles sans malice, des génies sans génie.

M. Krakowski sait que la plus exacte et la plus indiscrète des enquêtes policières, avec les petits papiers et les corollaires des concierges, ne suffit pas à la vérité historique. La vie d'un poète ne prend son véritable sens que dans sa poésie. Et c'est pourquoi dans ces



KRASIŃSKI

(1) L'Europe romantique. — Trois destins tragiques : Słowacki, Krasiński, Norwid. 1 vol. de 218 pp. ill. de 3 portraits hors texte. — Firmin Didot et C^o Paris 1931.

trois biographies l'on ne trouve pas seulement des amoureux déçus, de pauvres hommes et leurs faiblesses, mais des penseurs et des poètes.

Le destin tragique de ces trois grands cœurs, ce fut d'abord de souffrir d'amour. Ce que l'auteur écrit de Slowacki convient à tous les trois : « Un amour de jeunesse inassouvi laisse toujours, en dépit des consolations que les années apportent, un repliement de tous les désirs, une insatisfaction devant la vie, je ne sais quoi d'âpre et de désolé... »

Ce fut aussi le « mal du pays », au sens plein du mot, l'exil volontairement accepté pour rester libre. Tous trois ont vécu et sont morts à Paris, après avoir beaucoup souffert, de maladie ou de misère.

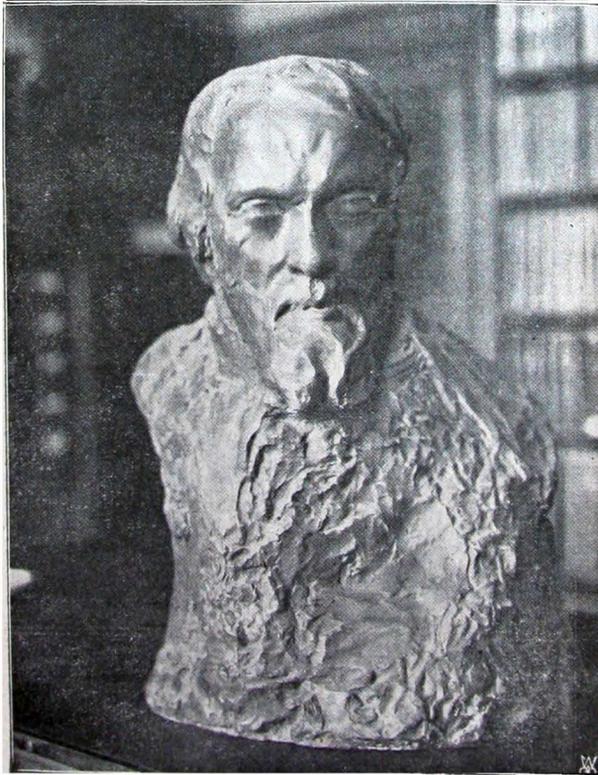
Mais le plus tragique de ces trois destins, c'est que ces trois poètes sont morts, presque solitaires, sans avoir connu la gloire. Ils ont pu douter d'eux-mêmes. Leurs compatriotes ont mis longtemps à les comprendre. A plus forte raison chez nous, où seul le nom de Mickiewicz commence à imposer ses dures consonnes, depuis que le monument de Bourdelle a dressé en plein ciel le pèlerin de bronze.

Et pourtant, ces trois poètes sont parmi les plus grands du romantisme. Leur vie douloureuse les a guéris du byronisme et les malheurs de leur patrie les a élevés au-dessus de leurs propres malheurs. Leur génie purifié a retrouvé le don de prophétie accordé aux antiques poètes. Ce furent des précurseurs.

Ces Polonais passionnés étaient aussi de chez nous. Ils ont vécu en France, écrit en français des pages admirables. Ils étaient pénétrés de notre civilisation. M. Krakowski, qui est aussi de chez nous, et écrit excellemment notre langue, insiste longuement sur les rapports littéraires de la France et de la Pologne. Mais, s'il est vrai que la Pologne nous doit beaucoup, la France a peut-être aussi beaucoup à apprendre. Aucun de nos romantiques n'a eu un destin aussi tragique, et leurs plus beaux vers ne sont pas toujours aussi émouvants. Il y a une leçon à prendre dans ces poèmes de la douleur et de la foi.

Un jour viendra où de bonnes traductions les révéleront enfin aux Français. Déjà le livre de M. Krakowski est une véritable résurrection. Il nous a rendu trois poètes.

ALBERT HUBERT.



BUSTE DE NORWID par Ostrowski



Les Mystères de la Passion

Les dialogues à sujet surtout religieux étaient déjà connus, dans les pays de l'Europe Occidentale, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Les prêtres, guidés par le désir de répandre la foi, prenaient part à leur organisation et les faisaient jouer dans leurs églises. L'époque des dialogues religieux, ou mystères, commence au XII^e siècle, bien que l'on eut déjà représenté des mystères dans les couvents.

Au XIV^e et au XV^e siècles, les places publiques devinrent, après les églises et les couvents, l'emplacement de ces représentations.

On peut affirmer hardiment que l'on connaissait déjà, à Cracovie, au XV^e siècle, un certain genre de représentations scéniques, que l'on appelait théâtre. Car les « ludi theatrales », mentionnés par un vieux chroniqueur polonais Dlugosz, étaient certainement des représentations populaires à sujet religieux. Les premiers dialogues polonais mis à la scène, ont été représentés à Cracovie, au Château Royal, de 1516 à 1522 (« Ulyssis prudentia » et « Le Jugement de Paris »).

Les mystères ou dialogues de la Passion, ont peut-être été connus et joués en Pologne au cours du quatorzième siècle ; en tout cas le document le plus ancien que nous possédions en ce genre date de 1533 et s'appelle « Dialogue Dominicain ».

Casimir Ladislas Wojcicki en parle dans son ouvrage « Le Théâtre antique en Pologne ». « La représentation durait quatre jours ; elle commençait le dimanche et se terminait le mercredi. On choisissait pour cela un endroit convenable ; on construisait un théâtre coûteux et on mettait presque une année entière à préparer la représentation. C'était toute la Passion du Sauveur en conversations. Cette œuvre était divisée en scènes, au nombre de 108. » Le Dialogue des Dominicains tirait son nom du couvent des Dominicains, près duquel il était représenté ; il était composé sur le modèle des mystères étrangers. Il ne nous en reste aujourd'hui que cette description de Wojcicki et le titre des scènes.

Au début, les dialogues et les mystères étaient joués chez nous dans les églises et les cimetières (placés alors à côté des églises). Par suite de l'interdiction des autorités ecclésiastiques, ces représentations se transportèrent de l'église et des cimetières dans les maisons seigneuriales, les écoles et même dans les chaumières des paysans. Ce genre de littérature dramatique dura très

longtemps en Pologne, puisque au XVII^e et au XVIII^e siècles, on jouait encore dans les écoles des Jésuites et des Piaristes les mystères du Moyen Age.

A côté des représentations théâtrales dont faisait partie les mystères de la Passion, il existait des « offices » et des « dévotions » appelés « lamentations au pied de la Croix » ; c'étaient des considérations religieuses ayant pour thème les souffrances du Christ. Mais leur caractère était plutôt ecclésiastique et d'ailleurs il serait inexact de les compter au nombre des représentations populaires.

« Les grands mystères de Pâques », comme écrit le professeur Windakiewicz dans son œuvre mémorable : « Le Théâtre populaire dans l'ancienne Pologne », nous font comprendre, mieux que tout autre drame, la scène du Moyen Age. La mise en scène exigeait un grand nombre de personnes, de l'espace. Cela donne aux drames du Moyen Age un charme particulier. Il existait alors une scène immobile à trois étages. Le plus bas était l'enfer ; celui du milieu, plus vaste, la terre, et le troisième, au-dessus, le ciel. La scène proprement dite, celle qui représentait la terre, possédait sur les côtés différents décors représentant des villes, des palais, des tribunaux, une prison, etc. Au milieu, se trouvait la scène commune où le peuple se réunissait et où passaient les cortèges. Habituellement toutes les personnes qui prenaient part à la représentation étaient assises à leur place dès le début, et elles entraient dans l'action chacune à leur tour.

Le spectateur du Moyen Age n'était pas du tout gêné de voir, assis l'un à côté de l'autre, Pilate et le Christ, Barabas et les prêtres juifs, et de voir ceux-ci retourner à leur place sur la scène quand ils avaient fini de réciter leur rôle. Quant aux costumes, le metteur en scène du Moyen Age n'avait aucun scrupule historique. Jésus était revêtu des vêtements liturgiques, l'aube, l'étole et la chape ; les autres personnages portaient les vêtements du temps ; le diable était habillé à l'allemande. Les perruques étaient en lin ou en chanvre, comme aujourd'hui encore dans les campagnes.

Pour connaître les textes des mystères de la Passion, nous pouvons nous référer au manuscrit « Historia Passioannis Jesu Christi », d'un auteur inconnu, et à « l'histoire de la Résurrection » de Nicolas de Wilkowiecka. Ces deux textes ont été conservés en entier.

L'abbé Juszyński a fait une découverte très curieuse ; les Polonais possédaient aussi un drame-opéra sur les souffrances du Christ ; le libretto devait renfermer quinze scènes.

Il faut enfin remarquer que les mystères polonais de la Passion se divisaient en deux catégories : ceux qui duraient un jour et ceux qui duraient plusieurs jours.

Ces derniers étaient représentés à grands frais et exigeaient un grand travail de préparation.

Aujourd'hui, les seuls vestiges de ces mystères, c'est l'habitude qu'a conservé le peuple de placer des gardes près du tombeau du Christ, dans les églises, pendant les fêtes de Pâques.

WL. BUDZISZ.



MINIATURE ORNANT UN LIVRE DE PRIÈRES
DU ROI WLADISLAS WARNENCZYK



Antoinette Lix



ANTOINETTE LIX
en costume de franc-tireur

Une curieuse, une attachante physionomie que celle d'Antoinette Lix, admirable par son courage, très humaine par ses menues faiblesses. Elle mérite de sortir de la « petite histoire », et de prendre dans la grande une place aux côtés de sa grande sœur, Jeanne d'Arc.

Et, s'il vous plaît, dans l'histoire de Pologne comme dans l'histoire de France. Cette Alsacienne a guerroyé pour les deux patries, en 1863 et en 1870.

Ce qui nous plaît en elle, c'est que nul souci de gloire ne l'a poussée. Mais, prise dans de grands événements, sa grande âme s'est tout naturellement trouvée à leur hauteur. Ce qui nous plaît aussi, c'est qu'elle n'a pas affecté ensuite une modestie excessive, mais qu'elle a gardé dans son cœur la fierté de ses rares actions, et qu'on la voit paraître sous la retenue de son langage.

Il y a des prédestinations. Qui en douterait doit méditer l'histoire d'Antoinette Lix. Une femme, pour combattre, ne doit pas seulement posséder des sentiments héroïques, il lui faut aussi des connaissances bien particulières : savoir monter à cheval, se servir d'un fusil, manier l'épée et le sabre. Eh bien ! cette petite enfant de Colmar, qui portait en elle une âme formée par des générations de courageux Alsaciens et dont le père même était soldat, se trouvant orpheline à l'âge de quatre ans, fut élevée par ce père, à la façon d'un soldat. Ne voulant pas se séparer de sa fille, et bien embarrassé de ce bébé, il ne trouva rien de mieux que

de l'habiller en garçon, « pour l'élever, disait-il, comme je l'ai été moi-même. Je lui apprendrai l'exercice, je la rendrai de première force à l'escrime, je lui enseignerai ma méthode pour se tenir solidement à cheval. Avec tous ces talents, je veux que le diable m'emporte si la petite ne fait pas son chemin dans le monde. Je l'ai bien fait, moi ! »

Ce surprenant programme devait nous donner, en dépassant l'optimisme du brave homme, une héroïne dont nous sommes fiers.

Il donna d'abord un diabolotin déchaîné, en costume de garçon, auquel, à dix ans, les vieux grognards n'eussent pas eu grand'chose à apprendre. Les voisins scandalisés décidèrent enfin le papa à mettre sa progéniture au convent. Pauvres religieuses ! Elles ne s'étaient jamais vues à pareil sabbat. Le diabolotin ne jeta-t-il pas au torrent une compagne trop taquine ? Il est vrai qu'il la repêcha aussitôt, pour lui demander pardon.

La petite Antoinette avait autant de bons sentiments que de fougue ; avec le temps, les religieuses en firent une institutrice brevetée, pleine de sérieux.

Le hasard l'amena, après la mort de son père, en Pologne, chez la comtesse Lubjenska, comme gouvernante.



La Pologne était alors infiniment malheureuse, plus qu'elle ne l'avait jamais été. Les Russes infligeaient aux patriotes les pires traitements. C'était l'époque où les Cosaques massacraient la foule jusque dans les églises. C'était l'époque de la souffrance forcée.

L'insurrection éclata en 1863. Vrai acte de désespoir, car les insurgés, presque sans armes, étaient réduits à se cacher dans les forêts, où les troupes russes les traquaient.

A ce moment, Antoinette avait dix-neuf ans. Elle s'était attachée de tout son cœur à la famille polonaise qui la traitait avec bonté. Aussi, quand « Fraucelén » et « Miss » regagnèrent leur pays, en toute hâte, devant les progrès de l'insurrection, « Mademoiselle » demeura. Elle soignait les blessés dans l'ambulance souterraine du château ; elle aidait à sauver des insurgés de la « Légion du Désespoir ». Un cochier qui les emmenait s'enfuit, saisi de panique. Antoinette essaie de faire avancer l'attelage de quatre chevaux ; l'un des animaux la renverse et la traîne, mais elle ne lâche pas prise... Une autre fois, elle a mis le feu à des papiers compromettants, dans le cabinet du comte. Entre la comtesse : « Que faites-vous ? Toute la poudre d'Arthur est cachée dans le tuyau de la cheminée ! » Le cri d'Antoinette montre sa générosité : « Vite, vite, prenez les enfants, sauvez-les ! » Elle, elle reste, elle arrache les papiers et s'en va les brûler dans une autre cheminée.

Evidemment, Antoinette est une héroïne. Il ne lui manque que l'occasion de le manifester. Cela ne tarde guère. Un soir arrive au château une dépêche pour le Général Boncza, chef des insurgés. On l'avise que les Russes vont cerner sa petite troupe. Qui portera la dépêche ? La comtesse est affolée. Antoinette réfléchit.

Elle doute du courage des domestiques et des paysans. L'entendant est père de famille. Mais la vie de trois cents hommes est en jeu ! « Ma résolution fut bientôt prise. L'heure était venue de payer ma dette de reconnaissance à cette Pologne qui m'était devenue chère, en raison de ses souffrances et de ses malheurs ». Devant la petite femme de chambre éberluée et gémissante, Antoinette s'habille en homme, prend un pistolet, et va seller le meilleur cheval de l'écurie.

La pauvre enfant avoue que le cœur lui faiblit en voyant la silhouette de la comtesse se projeter sur les rideaux. « Cela dura une minute, mais cette minute eut la durée d'un siècle, car ce fut une horrible et douloureuse agonie ». Chère fille ! comme nous lui savons gré de cette faiblesse, qui la rattache à notre humanité, et donne tant de prix à son héroïsme !

Elle va donc, vers la Sibérie peut-être, ou à la mort. Elle hésite encore, puis elle pense aux trois cents hommes qu'elle peut sauver, et d'un grand coup d'épée, elle s'enfonce dans la nuit et dans sa destinée. Elle passe au galop devant des cosaques, échappe à leurs balles, arrive, mais trop tard. A peine a-t-elle mis pied à terre qu'une décharge et des cris sauvages annoncent les Russes. Le général se rue vers eux, mais seul : ses hommes se sentent paralysés de lassitude et de faim. Antoinette passe un instant terrible, son cœur bat à coups désordonnés. Mais quand elle voit le général s'affaïsser, son corps peut continuer de frémir, elle n'y fait plus attention. Emportée de colère, elle saisit un sabre, apostrophe les soldats, et se jette dans la mêlée. Tous la suivent. Les Russes sont repoussés. « Le sifflement des balles, l'odeur de la poudre, les cris des blessés et des mourants, et plus que tout cela les clameurs des Russes m'avaient jetée dans une terrible surexcitation nerveuse, une sorte de douloureuse colère ». Elle frappe, la fille du soldat, et à chaque fois, un homme va mordre la poussière. Mais l'affaire finie, elle sort du cauchemar, se sent saisie d'horreur et jette avec dégoût son sabre fumant.

C'est une femme, que ses grandes passions ont emportée, et qui s'est montrée plus virile alors que les hommes. Mais le carnage l'écoeure.

Vous avez remarqué que ce sont les clameurs des Russes qui l'excitaient le plus : elle était mue par le sentiment de l'honneur polonais plus que par toutes les griserie physique du champ de bataille.

Ses mémoires rappellent cette scène avec le style, non pas du temps, mais de 1793, car Antoinette est en réalité une fille de la grande époque où des volontaires repoussaient l'Europe ruinée sur la France. Ce langage est pour nous quelque peu comique dans son emphase : « Lâches, leur criaï-je, si vous avez pu laisser massacrer votre chef, ne permettez pas du moins que son cadavre témoin de votre honte en tombant entre les mains de vos ennemis. Venez donc le dériver ou laver dans votre sang la tache que vous venez d'imprimer au vieil honneur polonais ! » Quelle période, quelle cadence ! Si Antoinette a eu assez de souffle pour crier cette belle phrase en pleine bataille, — et pour la crier en polonais ! — elle a accompli là une nouvelle prouesse. C'est en lisant de tels morceaux d'éloquence que l'on comprend la valeur des interjections, — mais oui ! — du général Cambonne. Mais Antoinette a mis après coup une forme « histori-



ANTOINETTE LIX

que » à des paroles qui ont dû fulgurer en éclair.

Après cet épisode, Antoinette, devenue insurgé, le resta. On prit pour un homme cette mince jeune fille héroïque. Le général Boncza expirant la supplia de diriger ses hommes. Elle promit. Le nom qu'elle choisit est d'un romantique que ses soldats complétèrent en voyant ce jeune homme réservé et distant jusqu'à la sauvagerie. Ils ne devinaient pas que cette attitude était une sauvegarde. Antoinette fut « Michaël le Noir », et comme tel, elle devint vite lieutenant de uhlands polonais. Elle passa par mainte bataille, fut blessée plusieurs fois. Invalide, on l'envoya en France, en mission, mais à peine remise, elle revint prendre part à la lutte. Elle entendit les conseils désespérés donnés aux insurgés par leurs prêtres, elle assista à des messes en forêts. Enfin, elle fut prise par les Russes, et on l'eût pendue sans son passeport français.

Il ne faut pas déflorer l'ouvrage que Mlle Louise Zeys, sa comptariote, vient de lui consacrer (1). Nous conseillons à tous de le lire : on y trouvera un tableau saisissant de la Pologne douloureuse de 1863. J'ai voulu seulement esquisser la psychologie d'une héroïne franco-polonaise. Elle nous conquiert par sa simplicité, sa droiture, son énergie ; rien chez elle qui soit affecté, si ce n'est son style. Mais sa vie est pure et belle comme un diamant. Au reste, regardez son visage : il vous convaincra plus que toutes dissertations.

ROSA BAILLY.

(1) Une fille de la vraie Alsace : Marie-Antoinette Lix, lieutenant de Uhlands polonais, lieutenant de francs-tireurs. Préface de M. Jules Cambon. Chez Plou.

Si j'apprenais le Polonais!

DEUXIEME LEÇON

QUELQUES PHRASES

Le voyage : *podróż*. — Un billet de 1^{re} classe : *bilet pierwszej klasy*. — De 2^e classe : *drugiej klasy*. — De 3^e classe : *trzeciej klasy*. — Combien coûte le billet : *ile kosztuje bilet*? — La gare : *stacja*. — Où est la gare : *gdzie stacja*? — Le wagon-restaurant : *wagon restauracyjny*. — Où est le wagon-lit? : *gdzie jest wagon sypialny*? — L'indicateur : *rozkład jazdy*. — Le train : *pociąg*. — A quelle heure le train part-il? : *o której godzinie pociąg ruszy*? — A quelle heure arrive-t-il? : *o której godzinie przyjeżdża*? — Où est la consigne? : *gdzie można dać bagaż na przechowanie*? — L'hôtel : *hotel*. — Je désire une chambre : *chciałbym mieć pokój*. — C'est trop cher : *to za drogo*. — Le restaurant : *restauracja*. — Le dîner : *obiad*. — Le déjeuner : *śniadanie*. — Donnez-moi un paquet de cigarettes : *proszę mi dać paczkę papierosów*. — Où est la poste? : *gdzie jest poczta*. — Je voudrais donner mon linge à laver : *chciałbym dać bieliznę do prania*. — La blanchisseuse : *praczka*. — Le coiffeur : *fryzjer*.

GRAMMAIRE

Les noms en polonais se déclinent (1)

SINGULIER. — NOMS MASCULINS. *Génitif* : 1^o Pour les être animés on ajoute *a*. — Ex. : syn : le fils — dom syna : la maison du fils.

Si la dernière consonne est précédée de *e* ou *ie*, on les supprime. — Ex. : *dziadek*, *dom dziadka* : la maison du grand-père. — *Pies*, le chien, *Noga psa* : la patte du chien.

2^o Pour les être inanimés on ajoute *a* ou *u* ; consulter le dictionnaire. Ex. *dach domu* : le toit de la maison. — *Miesiąc* : le mois. — *koniec miesiąca* : la fin du mois.

Accusatif. — Pour les être animés, il est semblable au *génitif*. Ex. : *mam syna* : j'ai un fils. — 2^o Pour les être inanimés, il est semblable au *nominatif*. Ex. : *mam dom* : j'ai une maison.

NOMS FÉMININS. — *Génitif* : Changer *a* en *y*. Ex. *Kobieta* : la femme. — *Głowa kobiety* : la tête de la femme. — Devant *k* ou *g* ou *j*, écrire *i* au lieu de *y*. — Ex. : *matka*, *dom matki* : la maison de la mère.

Accusatif. — Changer *a* en *ę*. — Ex. : *Mam głowę* : j'ai une tête.

NOMS NEUTRES. — *Génitif* : Changer *o* ou *e* en *a*. — Ex. : *dziecko* : l'enfant ; *głowa dziecka* : la tête de l'enfant. — *Pole* : le champ. — *Kolor pola* : la couleur du champ.

Remarque. — Dans les phrases négatives, au lieu de l'acc., on met le gén. — Ex. : *Mam dom* : j'ai une maison. — *Nie mam domu* : je n'ai pas de maison).

VERBE MIEC : avoir :

Présent	Passé				
Mam	Masculin	Mia-łem	Féminin	Mia-łem	Neutre Mia-to
Ma-sz		Mia-łeś		Mia-łeś	
Ma		Mia-ł		Mia-ła	
Ma-my	Hommes	Mie-liśmy	Pour l. masc.	Mia-tyśmy	
Ma-cie		Mie-liście	Fém. neut.	Mia-łyście	
Ma-ją		Mie-li		Mia-ły	

On voit donc qu'au passé le verbe est différent suivant que le sujet est masculin, féminin ou neutre. Au pluriel, il n'y a que deux genres : 1^o les hommes ; 2^o tout le reste, c'est-à-dire les masc., les fém., et les neutres.

EXERCICE PRATIQUE

Vocabulaire

Koń : le cheval. — *Pies* : le chien. — *Stolarz* : le menuisier. — *Mularz* : le maçon. — *Slusarz* : le serrurier. — *Nauczyciel* : l'instituteur. — *Doktor* : le médecin. — *Niuciarz* : le plombier. — *Aptekarz* : le pharmacien. — *Polska* : la Pologne. — *Francja* : la France. — *Podwyżka* : une augmentation. — *Merostwo* : la mairie. — *Policja* : la police, le commissariat de police. — *Podanie* : la demande. — *Sprowadzenie do* : l'introduction en... (France, etc.). — *Woda* : l'eau. — *Wino* : le vin. — *Piwo* : la bière. — *Herbata* : le thé. — *Butelka* : une bouteille. — *Chce* : il ou elle veut. — *Chcę* : je veux. — *Pragnę* : je désire. — *Sprowadzić* : conduire. — *Iść* : aller. — *Podpisać* : signer. — *Przynieść* : apporter. — *Dać* : donner. — *Proszę o* : je vous prie, au sujet de... (avec l'acc.). — *Mi* : à moi. — *Do* : à, chez (régit le gén.)

— *Dla* : pour, régite le gén. — *Na* : sur, à régite l'acc. avec un verbe de mouvement). — *Trzeba* : il faut. — *Aby* : afin. — *Dlaczego* : pourquoi?

Version

Dziadek Stanisława ma pokój. — Miałas konia. — Cóż aptekarza ma psa. — Syn mularza ma bilet trzeciej klasy. — Czy macie pokój dla slusarza? — Nie, nie mamy pokoju. — Czy mają stół dla brata stolarza? — Tak mają. — Czy siostra doktora miała łóżko? — Nie, nie miała łóżka. — Ile kosztuje podróż do Polski? — Dlaczego Pan nie chce sprowadzić żony do Francji? — Pragnę sprowadzić żonę do Francji. — Proszę o podwyżkę. — Nie chce dać podwyżki. — Syn nauczyciela nie chce sprowadzić córki niuciarza do Francji. — Trzeba iść na merostwo lub na policję aby legalizować podanie o sprowadzenie żony do Francji? — Trzeba podpisać podanie. — Nie chce podpisać podania. — Proszę mi przynieść wody, herbaty. — Proszę mi dać piwa. — Proszę mi dać butelkę wina. — Trzeba iść do aptekarza.

(1) Pour avoir la signification des cas, consulter une grammaire latine.



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



A SOISSONS

Le Comité des Amis de la Pologne s'est réuni Jeudi 18 Juin, à 17 h. 30, dans la salle de la Justice de Paix, sous la présidence de M. Marquigny, maire de Soissons.

Etaient présents : M. le Président Parmentier, représentant Mgr Mennechet, Evêque de Soissons ; M. Lerondeau, adjoint ; M. Henry, trésorier ; Mlle Fouigniet, trésorière-adjointe ; Mlle Aucher ; Mme Mouton, secrétaire.

S'étaient excusés : M. l'Inspecteur d'Académie, M. Fossé d'Arceux.

M. le Président communique au Comité un appel lancé par le Comité Central des « Amis de la Pologne », pour l'érection à Paris d'un monument aux Héros Polonais, morts sur les champs de bataille français pendant les guerres de la Révolution, de l'Empire, de 1870, des Colonies et de 1914.

Le Comité de Soissons décide qu'il s'associera à ce geste qui sera, en même temps qu'un signe de reconnaissance aux soldats polonais morts, un témoignage de sympathie à l'égard des nombreux ouvriers polonais employés dans la région soissonnaise. Il décide donc d'ouvrir une souscription publique qui sera reçue par les journaux Soissonnais. Il s'inscrit pour une somme de mille francs.

Puis, le Comité discute et accepte les suggestions de la Secrétaire et notamment, le projet d'une Kermesse-Vente de charité, au mois de décembre, comportant un Comptoir Polonais.

Enfin, le Comité prie Mgr Parmentier, vicaire général, de demander à Mgr Mennechet, évêque de Soissons, de bien vouloir autoriser dans les églises du Soissonnais, une cérémonie religieuse avec une quête en faveur du Monument.

A LYON

Deux manifestations d'amitié franco-polonaise ont eu lieu récemment à Lyon : réception du général GORECKI par l'Association Nationale des Anciens Combattants et l'Union des Amis et Anciens Combattants le 19 avril ; concert de musique polonaise moderne le 2 mai, à l'occasion de la fête nationale polonaise.

Réception du général R. Gorecki (19 avril)

Invité à participer à cette fête d'amitié franco-polonaise placée sous la présidence d'honneur de M. le Préfet du Rhône, de M. le Maire de Lyon, de M. le Gouverneur Militaire et de M. le Consul de Pologne à Lyon, notre comité lyonnais s'est associé avec empressement aux Anciens Combattants et aux membres de l'Association franco-polonaise de Lyon et du Sud-Est pour saluer le général, dès son arrivée en gare, et assurer à sa conférence du soir de ce même jour, un auditoire nombreux autant que plein de sympathie pour sa personne et son pays.

Après M. Isaac, président de l'U. N. C. A. qui présenta le conférencier en termes chaleureux, le général STRZYCZY qui rendit hommage à la valeureuse et vaillante nation polonaise, M. le député SALÉS qui parla au nom de l'Association franco-polonaise, M. le recteur GHEUSI intervint comme président des Amis de la Pologne : « A M. le général GORECKI et à son noble pays, je suis heureux et fier d'apporter le salut de l'Université parce que la Pologne, notre amie traditionnelle, avec nous fidèle gardienne de la paix, poursuit avec la même foi, la même persévérance, la même loyauté, la même idéal qu'elle s'efforce d'atteindre par le travail. Ai-je besoin d'ajouter que les universitaires français veilleront à ce que le culte de la Pologne ne diminue en France et que nous demeurerons les amis sincères de cette fidèle nation. » Au cours de la soirée furent projetés trois beaux films qui montrèrent les ressources et les beautés de la Pologne et retraçèrent les principaux événements de son histoire.

Concert de musique polonaise moderne

Sous les auspices et avec le concours de l'Institut d'Etudes Slaves de l'Université de Paris et de la Société d'échanges littéraires et artistiques entre la France et la Pologne, le Comité Lyonnais des Amis de la Pologne et l'Institut d'Etudes Slaves de l'Université de Lyon avaient organisé, le samedi soir 2 mai, à l'amphithéâtre de la Faculté de Droit et de Lettres, un concert de musique polonaise moderne.

M. le recteur GHEUSI, président des Amis de la Pologne prononça une allocution qui fut goûtée par une assistance de choix. « Je suis heureux, dit-il, que cette fête soit un hommage à la Pologne puisqu'elle devance de vingt-quatre heures la Fête nationale polonaise. Mieux que des mots, la musique, interprétée par quatre excellents artistes, traduira tout à l'heure les sentiments de la grande nation amie. »

M. GHEUSI présenta au public le groupement « des Amis de la Pologne » et dit son ambition de collaborer au rayonnement de la France à l'étranger : la Pologne évidemment, mais aussi dans les autres pays et plus particulièrement dans les pays Slaves. Mais pour pouvoir mieux contribuer à cette œuvre de propagation de la civilisation française il faut faire connaître la culture slave en France. M. Gheusi regrette que l'Institut des études slaves qui a été créé à cet effet, ne soit pas mieux connu à Lyon. M. le recteur parle aussi de la bibliothèque polonaise gérée par M. Rospon, sans nous dire que c'est grâce à ses propres efforts qu'elle a pu être fondée.

« Que le comité des Amis de la Pologne, conclut-il, groupe un grand nombre d'universitaires, quoi d'étonnant ? Les vertus les plus nécessaires aux membres de l'Université ne sont-elles pas précisément celles qu'on se prait avant tout à reconnaître à la nation polonaise : droiture, justice et abnégation ? »

Les artistes polonais étaient admirables dans leur exécution. Pianistes, violonistes, chanteuses, ils nous donnaient tous, dans leurs différentes interprétations, la meilleure idée de l'art polonais. La composition du programme était par elle-même déjà tout un art. La virtuosité de Mme UMISKA s'exerçait habilement dans les acrobaties cracoviennes de R. Stankowski, Nocturne de Rozycski, etc. M. SZYBOWSKI dont nous pouvions admirer les propres compositions que nous chanta Mme MODRASKOWSKA, accompagna avec discrétion cette chanteuse pleine de talent. On ne peut plus, aujourd'hui donner un concert de musique polonaise moderne sans faire entendre la si prenante musique de Paderewski que les Lyonnais ont pu déjà admirer, présentée par l'auteur lui-même. M. B. WOYROWICZ, un disciple de Paderewski nous a donné la plus fidèle interprétation de son grand maître. Le « Printemps » et le « Automne » nous ont fait connaître ses grandes capacités personnelles d'artiste. La polonaise en fa dièse mineur fut le plus beau couronnement de cette belle soirée. Remercions chaleureusement les organisateurs des émotions artistiques qu'ils nous ont procuré.

A STRASBOURG

M. Bohdan de Samborski, consul de Pologne, à Strasbourg a été nommé à de nouvelles fonctions au ministère des affaires étrangères à Varsovie. Le comité strasbourgeois des Amis de la Pologne, s'est réuni le 13 mai au Consulat. Son président, M. Hugo HUG, a remis à M. de Samborski une superbe gravure représentant la Cathédrale de Strasbourg.

M. HUG a rappelé en termes chaleureux l'activité déployée par M. de SAMBORSKI, afin de resserrer de plus en plus étroitement les liens d'amitié qui unissent la France et la Pologne. Le président du comité des Amis de la Pologne et, après lui M. Hubert GILLER, professeur à l'Université de Strasbourg, ont associé Mme de SAMBORSKA

à l'hommage rendu au conste qui nous quitte. M. BOHDAN DE SAMBORSKI, visiblement touché du témoignage de sympathie, dont il venait d'être l'objet, répondit avec émotion et exprima ses vifs regrets de quitter l'Alsace.

A BOURGES

Tout nouvellement constitué à Bourges, le groupe « Les Amis de la Pologne », qui est placé sous le patronage des hautes autorités civiles, militaires et religieuses du département, a affirmé, le 12 mai, sa vitalité, par une première manifestation donnée à l'Alhambra.

Nous avons eu le plaisir de noter qu'un groupe d'ouvriers polonais habitant Bourges ou ses environs, avaient pris place dans l'auditoire.

Prenant le premier la parole, M. l'Intendant général BUFFET, vice-président, définit le but fort louable poursuivi par le groupe berruyer « Les Amis de la Pologne » :

Puis M. BUFFET céda la parole à M^e BOISDON, avocat à la Cour d'Appel de Bourges, et membre conseiller du Comité des « Amis de la Pologne » qui, avec son grand talent habituel, nous tint pendant une heure sous le charme de sa parole, en relatant la vie et l'œuvre d'Adam Mickiewicz, le plus grand poète de la Pologne. La conférence de M^e BOISDON fut particulièrement goûtée et fort applaudie. Après quoi, un film tiré du roman de Mickiewicz « Monsieur Thadée », fut projeté pour le plus grand plaisir de tous et de chacun.

A l'entr'acte, de jeunes queteuses passèrent dans l'auditoire et firent une collecte au profit de l'érection, à Paris, d'un monument à la mémoire des volontaires polonais morts pour la France au cours des guerres de 1870 et 1914.

En résumé, fort attrayante soirée qui fait le plus grand honneur au comité du Cher des « Amis de la Pologne ».

(Extrait de la presse locale).

Le 15 mai, une assemblée constitutive a eu lieu au siège social, à l'Hôtel des Syndicats, sous la présidence de M. l'Intendant général BUFFET, vice-président.

Le Comité est ainsi constitué :

Présidents d'honneur : MM. Marcel PLAISANT, sénateur du Cher ; ALTHARD, député ; BOURRAT, préfet du Cher ; DOLLIN DE FRESNEL, premier président à la Cour ; Général LEVANNIER ; MGR IZARD ; JOSPIN, pasteur ; MAGDELENAT, président de la Chambre de Commerce.

Bureau. — Président : M. MERINET, inspecteur d'académie honoraire ; vice-présidents : MM. BUFFET, intendant général en retraite ; Mme ARTEMENKO, inspectrice de la main-d'œuvre agricole ; secrétaire générale : Mme GUYOT, professeur ; trésorier : Mlle GRAIN, professeur de sciences au lycée.

Conseillers. — MM. Bouchard, proviseur ; Laurent, procureur de la République ; M. et Mme Goby, inspecteurs primaires ; le Directeur de l'Institution Sainte-Marie ; Mlle Barthélémy, Directrice E.P.S. ; M. Mignot, Dr E.N. ; M. Dumontiel, président de la Société de Géographie ; M^e Boisdon, avocat bâtonnier ; M. Foucrier, conseiller général ; M. Martial ; Un délégué polonais des Usines de Rozières.

M. le vice-président a prié les membres présents de faire chacun, dans leurs milieux respectifs, la plus active propagande afin de recueillir les adhésions en grand nombre. L'engagement fut pris.

La parole fut donnée à Mme ARTEMENKO qui exposa en quelques phrases émues la misère souvent grande des ouvriers polonais soit à leur arrivée en France, soit dans l'intervalle où ils cherchent une nouvelle place et conclut à la nécessité de créer pour eux un refuge et un vestiaire. Pour ce qui est du refuge, des démarches seront faites auprès des pouvoirs régionaux afin d'obtenir l'aide nécessaire à sa création. Quant au vestiaire, un appel sera fait immédiatement dans certaines écoles et par la voie de la presse locale en vue de recueillir le plus tôt possible les vêtements (même usagés) devant le constituer.

Le bureau est chargé de la mise à l'étude d'une fête ou séance devant avoir lieu dans le courant d'octobre prochain.

Pour tant de résultats, et si brillants, le Comité Central adresse ses plus cordiales félicitations à Mme GUYOT, professeur à Bourges, qui a su entraîner les cœurs berrichons vers la Pologne.

A SEDAN

Le 3 mai, la société importante des ouvriers polonais de

Sedan avait organisé une fête de la constitution polonaise qui eut le plus vif succès.

Une musique précédait le défilé d'un long cortège, très bien ordonné.

On remarquait, aussitôt les musiciens, les enfants en costume national et les ouvriers polonais revêtus des insignes et attributs nationaux.

Après la bénédiction de la bannière par M. le chanoine DUBACH, et le salut au drapeau qui se faisait en présence de M. l'attaché au Consulat général de Pologne, le cortège defila de nouveau en ville et des fleurs furent déposées au monument commémoratif, place d'Alsace-Lorraine, et au monument aux morts de la place Nassau.

Une grande réunion eut lieu ensuite au Palais des Sports.

M. Abeau, maire de Sedan, prit également la parole et assura la colonie polonaise de Sedan de toute la sollicitude de la municipalité. M. Maurice Martin, pharmacien, au nom des Amis de la Pologne, rappela, en une vibrante allocution, les sacrifices consentis par les volontaires polonais dans la dernière guerre.

Cette belle manifestation mit en relief la solidarité et l'esprit national de la laborieuse population polonaise, qui se confond aujourd'hui dans une amitié réciproque avec la population sedanaise.

A ALGER

Sur la proposition de Mlle Cwik, le Comité d'Alger a ouvert un concours entre ses adhérents scolaires.

Les sujets du concours ont été une rédaction sur un sujet polonais, ou un dessin inspiré des illustrations de la Revue « Les Amis de la Pologne ».

Sauf deux élèves du Grand Lycée, les concurrents se sont tous exercés sur un dessin.

Le concours a eu lieu en plusieurs endroits, sous la surveillance d'un professeur. Il a duré deux heures.

Quarante prix ont été distribués.

Un concert

Dimanche 3 mai, salle des Beaux-Arts, au concert de la Fête Polonaise, une salle comble attendait avec impatience l'exécution d'un programme composé spécialement pour la fête du jour : chant, musique, danses et distribution aux adhérents scolaires (concours organisé par la vice-présidente).

La partie instrumentale fut représentée par les élèves de la classe Survais (B.-A.), qui firent honneur à leur professeur.

La partie vocale, confiée aux élèves de la classe Sizes-Porta (B.-A.), fut applaudie comme il convenait. Elle était composée de chants d'une réelle difficulté.

Enfin, dans la partie danse, un ballet « Caravane hindoue », exécuté avec un vrai talent par les élèves de l'Ecole de filles et Mme Pequinot, fut le plaisir des yeux et la joie de tous. Dans de beaux costumes, avec un vrai charme et une gravité voulue, nos ballerines emportèrent un succès tel qu'il fallut trisser la danse.

« Le Printemps », chœur de jeunes filles de la même école, clôtura le concert. C'était la vraie fête du printemps.

A la satisfaction des concurrents (garçons et filles) du concours annonce, Mlle Cwik, vice-présidente, lut la liste des lauréats et nos jeunes écoliers primés se rejoindrent de leur succès et la récompense due à leur travail les fit aimablement sourire (prix en espèces et en abonnements). Ils marquèrent leur joie au Comité qui avait fait un réel effort pour souligner leur fidélité à notre œuvre de propagande.

Une brève allocution du président, M. ROZÉE, fut pour remercier tous ceux qui avaient contribué à fêter le 3 Mai.

A COGNAC

M. Georges MENIER, député-maire, est nommé Président d'honneur des A. P. Nous renouvelons ici l'expression de notre gratitude au fondateur des A. P. de Cognac.

La présidence effective sera assurée par M. ROTX, Directeur de la Maison Prunier, qui est depuis son voyage en Pologne (en 1927) le collaborateur le plus dévoué et le plus avisé.

A TOURNAI

Selon la tradition, établie depuis 1924, la fête nationale polonaise a été célébrée avec solennité, le 17 mai, à Tournai.

Dans le transept de la somptueuse Cathédrale, la Vierge

de Czenstochowa est, à cette occasion, exposée à la vénération des fidèles et les voûtes s'empressent de mélodies polonaises ; le distingué Recteur, M. KUBIASKI, emprunte les accents vigoureux de la langue nationale pour entretenir, au prône, de leur pays et de leurs croyances, ces émigrés du travail qui, par centaines de mille, dans la campagne ou dans les mines, vivent dans un rayon de cent kilomètres de la Basilique où ils se réunissent chaque année plus nombreux.

Son Excellence, M. le Ministre de Pologne, Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Toulouze, et toutes les autorités manquent d'autant moins d'assister, ou de se faire représenter, à cette noble fête que, par un pieux souvenir, la mémoire des soldats polonais tombés en 1914-18 y a été rattachée.

A TOULOUSE

Le 11 avril, à 5 h. de l'après-midi, dans une des salles de la Chambre de Commerce de Toulouse, a eu lieu la remise de décorations polonaises aux Toulousains qui ont bien mérité de la Pologne.

M. le vice-consul GLEBOCKI, dans un discours remarquable sur l'amitié traditionnelle et sûre qui unit depuis toujours les deux nations sœurs, il a montré en même temps la communauté du rôle joué par la France à l'Occident, par la Pologne à l'Orient, pour établir la paix générale et la liberté.

Le comte de BÉGOUES, qui présidait la cérémonie, précisa ensuite le rôle de la Pologne à l'est de la Pologne, où elle a répandu la culture latine, et il montra pourquoi l'amitié de la Pologne nous est chère et en même temps indispensable.

Pour mieux comprendre la Pologne et nouer des relations plus étroites avec la Pologne, la colonie polonaise de Toulouse propose la réorganisation des « Amis de la Pologne ».

L'orateur donna les noms des membres du comité d'honneur, MM. Armand GUILLOU, préfet de la Garonne ; M. LONG, premier président de la Cour d'Appel ; le général PETRI, commandant la XVII^e région ; Monseigneur SALIEGE, archevêque de Toulouse et de Narbonne ; le sénateur FEUGAT ; le député Henri AUBRIEL ; le professeur SARRIET, prix Nobel, membre de l'Institut ; M. COUROULEAU, président de la Chambre de Commerce ; M. CAMICHEL, directeur de l'Institut Electrotechnique de Toulouse.

Le comité exécutif est composé de la façon suivante : Président, le comte de BÉGOUES, professeur d'archéologie à la Faculté de Toulouse ; vice-président, M. CHILLOT, rédacteur au journal « La Dépêche » ; M. CAZALS DE FABEL, professeur au lycée ; secrétaire général, M. DE FERRAND-PUGNIER, journaliste, rédacteur au journal « L'express du Midi » ; chevalier de l'Ordre « Polonia Restituta » ; trésorier, M. CUGILLIERE ; membres du comité : M. Louis LESPINE, rédacteur au journal « Le Télégramme » ; M. THOMAS, professeur à la Faculté de Toulouse ; Mme DILHAN, avocate ; M. COTZINET, président de la Chambre de Commerce de la Haute-Garonne.

Cette charmante fête avait réuni beaucoup de personnalités du monde scientifique, du monde militaire et de la haute société de Toulouse. Etaient présents : M. LARILLONNE, chef de cabinet du Préfet de la Haute-Garonne, le vice-consul GLEBOCKI et Mme GLEBOCKA, Monseigneur BRETON, Recteur de l'Institut Catholique ; Monseigneur THOMAS, secrétaire général de l'Institut Catholique ; le consul d'Italie, comte GABRIANI D'AGLIANO et Mme GABRIANI D'AGLIANO ; le représentant du général Pétain, commandant la XVII^e région ; M. ABELONS, de la Faculté de Médecine ; le professeur Paul THOMAS ; M. DE FERRAND-PUGNIER, rédacteur à « L'Express du Midi » ; le professeur CAZALS DE FABEL ; M. Victor LESPINE ; le général ROLLAND-CADET ; le consul de Belgique, M. KLEHE et Mme KLEHE ; M. Louis DE FERRAND, officier militaire à Eudes ; la princesse LUBOMIRSKA ; M. DILHAN, avocate à la Cour d'Appel ; le professeur KOZTOWSKI ; les membres du consulat polonais : M. et Mme BROCHWICZ, M. WOZNIAK, Mlle LUKACZOWNA ; l'ingénieur RZEPKO et les représentants du cercle des étudiants polonais et du cercle des étudiants juifs de Pologne.

La colonie polonaise de Toulouse salue avec joie ce nou-

veau bastion de la propagande polonaise et elle ne doute pas que le nouveau comité, présidé par le comte de BÉGOUES, ne rende de grands services à la cause franco-polonaise en familiarisant les Toulousains avec l'histoire et la culture polonaise, et en les mettant en rapport avec la colonie polonaise de Toulouse.

Il faut ajouter que le vice-consul de Pologne, M. GLEBOCKI, qui est depuis si peu de temps à Toulouse et qui a su déjà conquérir la sympathie de tous, a beaucoup contribué à la réorganisation des « Amis de la Pologne ».

NOS GROUPES SCOLAIRES

Nous enregistrons avec grand plaisir la constitution de plusieurs nouveaux groupes et l'accroissement des anciens.

Au Lycée de filles de **Mulhouse**, sous l'aimable direction de Mlle Isabelle SCHLUMBERGER ;

Mlle DEBOST, professeur au Collège de **Péronne** nous envoie 16 nouvelles adhésions ;

Mlle Thérèse SARIN, au Collège d'**Albi**, apprend par une amie de Rennes l'existence de « Notre Pologne ». Elle fonde un groupe avec 20 adhérentes.

M. Jean GARDAIR, élève au Lycée de **Toulon**, augmente d'une vingtaine d'adhérents le groupe fondé par M. VERDEIL, De Pologne nous parvient cent abonnements du Lycée de **Keppno**, par M. GRAJA.

POUR LES VACANCES

Un jeune Polonais, orphelin, bachelier, ayant suivi les cours de l'école normale et commerciale, souhaite passer ses vacances en France, dans une famille française. Il sera libre à partir du 15 juin. Pour tous renseignements, s'adresser à M. l'ingénieur André Brzostowski, 9, Elsterska, Varsovie (pour Antoine Kowalski).

Une dame de Varsovie recevrait chez elle une Française, en échange d'un séjour en France.

Une famille polonaise recevrait un jeune Français pour passer un mois à Varsovie et deux mois à la campagne, au pair, voyage payé, en échange d'un préceptorat. S'adresser à M. Clément, Institut de France, Palais Staszyc, Varsovie.

Un étudiant de l'Université de Cracovie désire passer les mois de juillet et d'août dans une famille française. Il pourrait enseigner le polonais et l'anglais.

DIVERS

M. SALLÉ, Directeur de l'Ecole Condorcet à Issoudun, a eu l'heureuse idée de faire une large place à la Pologne à l'exposition organisée pour le Cinquantenaire de l'Ecole laïque.

Signifions le bel effort de M. l'Abbé LEVQUE, à Bavai (Nord) ; il s'occupe à ses moments libres du ministère religieux des 1.500 ouvriers polonais de la région de Maubeuge, et il a même créé pour eux un bulletin mensuel en polonais.

Mme de STURGIE, détachée à « l'Echo du Nord », a donné dans la région de Lille une série de conférences, au cours desquelles elle a distribué nos publications aux enfants des écoles.

UNE FETE DE LA COLONIE POLONAISE A PARIS

Nous avons été conviés le 16 mai à un festival organisé par les « Amis du Théâtre polonais à Paris » et par le « Génie Français ».

La salle St-Anbroise, toute neuve, était comble. Dans les loges d'honneur, Mme de CHLAPOWSKA, M. le Consul Général POZNAŃSKI, Mme Rosa BAILLY et M. Philippe POISSON.

Le festival, très copieux, comprenait des artistes tout à fait remarquables : JOUBE, de la Comédie Française ; Mlle LACROIX, admirable pianiste ; Mlle Mona GONDRE, chanteuse et mime pleine de verve, de malice et de grâce ; les danseuses de M. DROGER.

La chorale et l'Orchestre de M. SINGER, dans « Halka » et dans les œuvres de M. Singer, furent applaudies comme le méritait l'effort soutenu, et considérable, fourni tant par les musiciens que par leur animateur.

Qu'avez-vous fait ?...

pour la cause polonaise ? Comment avez-vous aidé à nos efforts ?

Avez-vous contribué à fonder un Comité régional d'Amis de la Pologne ?

Avez-vous trouvé de nouveaux abonnés à la Revue ?

Avez-vous fait connaître « Notre Pologne » aux écoliers ?

Avez-vous répandu nos publications ?

Avez-vous évité à nos bureaux dépense et travail en réglant votre abonnement dès le début de l'année, sans attendre un avis ?

Y avez-vous joint un don pour nos œuvres ?

Avez-vous souscrit pour le monument aux Volontaires polonais ?

ABONNEZ VOS ENFANTS A

NOTRE POLOGNE

Trait d'union entre la jeunesse française et la jeunesse polonaise.

Jolie publication mensuelle illustrée

3 francs par an

(Pologne : 2 zlotys)

On s'abonne sans frais aux Amis de la Pologne
16, rue Abbé de l'Épée, Paris (5^e)

Compte de chèques postaux : 880-96 Paris
Numéro spécimen sur demande

Un portrait du Maréchal Piłsudski est en vente au bureau des Amis de la Pologne. Il a été exécuté par le brillant artiste Arthur Szyk. Prix : 10 francs.

AVIS. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau clien).



CHEMINS DE FER DE L'ETAT

La nuit... vous serez mieux en couchettes

N'oubliez pas, si vous voyagez de nuit sur le Réseau de l'Etat, que de nombreux trains comportent des voitures couchettes de toutes classes.

Voilà bien le confort à la portée de tous, puisque, pour les plus longs parcours, vous n'avez à acquitter qu'un supplément de :

En Hiver : 33 fr. 80 en 1^{re} classe ; 27 fr. 05 en 2^e classe ; 22 fr. 55 en 3^e classe.

En Été : 42 fr. 80 en 1^{re} classe ; 36 fr. 05 en 2^e classe ; 31 fr. 55 en 3^e classe.

En outre, si vous revenez d'Angleterre par le service de nuit Newhaven-Dieppe, vous avez la faculté de rester dans votre couchette jusqu'à 7 h. 30 bien que votre train entre en gare de Paris Saint-Lazare à 5 h. 23.

Tous renseignements désirables vous seront donnés dans les gares du Réseau de l'Etat.

LA VIERGE DE L'OSTROBRAMA

C'est la protectrice de Wilno. Elle y est exposée dans une chapelle célèbre, qui surmonte la voûte d'une porte de la ville. D'où son nom (Ostrobrama : la porte aiguë).

Le tableau qui la représente est presque entièrement recouvert d'ornements de métal.

Dans la rue, personne qui ne se découvre devant la Sainte image, même les orthodoxes et les israélites. Les paysannes s'agenouillent à même le pavé et par tous les temps lorsqu'elles voient par la baie ouverte le prêtre célébrer la messe dans la chapelle.

A la demande de nos amis, nous avons fait reproduire l'image fameuse. La composition, de toute beauté, est exécutée en trois séries : pourpre sur fond or ; bleu sur fond argent ; ou or sur papier teinté. Les prix de l'image sont de 10, 8 et 5 francs.

Prix spéciaux pour MM. les Ecclésiastiques et pour les Ventes de Charité.

Société Anonyme

LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

« CEBETHNER ET WOLFF »

PARIS VI

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Ouvrages périodiques en toutes langues

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées, par retour du courrier.

Sur demande envoi, chaque mois — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc., classées par matières.

Compte P. K. O
VARSOVIE
Nr. 190-840

Postaux-Cheques
PARIS
Nr. 776-84

Téléphone : Littré 11-69

Adresse Télégr. GEBOLFF-PARIS

CHEMINS DE FER DU NORD

Le réseau de la vitesse, du luxe et du confort

Paris-Nord à Londres : via Calais-Douvres, via Boulogne-Folkestone. Traversée maritime la plus courte. Cinq services rapides dans chaque sens. Via Dunkerque-Tilbury. Service de nuit. Voitures directes à Tilbury pour le centre et le nord de l'Angleterre.

Services rapides entre la France, la Belgique et la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, les Pays Scandinaves et les Pays Baltes.

Services Pullman : Paris à Londres « Flèche d'Or » — Paris-Bruxelles-Amsterdam « Etoile du Nord » — Paris-Bruxelles-Anvers « Oiseau Bleu » — Calais-Lille-Bruxelles.

Pendant la saison d'été : Londrès-Boulogne-Vichy.

Pour tous renseignements s'adresser : Gare du Nord

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST

CIRCUITS AUTOMOBILES DES ARDENNES

(Juin - Septembre)

1^o La Vallée de la Semoy. De Mézières-Charleville à Sedan et à Bouillon et retour par la Vallée de la Semoy et Monthermé (les 4 Fils Aymon).

2^o La Vallée de la Meuse et de la Lesse. De Mézières-Charleville aux Grottes de Han et de Rochefort à Dinant et retour.

CIRCUITS AUTOMOBILES DES VOSGES
(Juin - Septembre)

La Haute Montagne

Autour de Vittel et des Stations thermales de Lorraine

1° De Vittel et de Contrexéville à Colmar par Bains, Plombières-les-Bains, Gérardmer et le Col de la Schlucht.

2° De Vittel et de Contrexéville à Gérardmer et au Hohneck par Bains et Plombières-les-Bains.

3° De Vittel et de Contrexéville à Neufchâteau et Domrémy.

4° De Vittel à Sion.

5° De Gérardmer à Plombières-les-Bains.

1° De Belfort à Gérardmer par la route des Crêtes, le Ballon de Guebwiller, le Hohneck et la Schlucht et retour par le Col de Grosse Pierre et la Bresse.

2° De Belfort au Ballon d'Alsace.

3° De Belfort à l'Hartmannswillerkopf et au Ballon de Guebwiller.

4° De Gérardmer à Strasbourg par le Col de Saales à l'aller et par le Col du Bonhomme au retour.

5° De Gérardmer aux Trois Epis par la Vallée de Straiture, le Lac Blanc et le Lac Noir.

Pour tous renseignements, s'adresser au Bureau de Renseignements de la Gare de l'Est, à Paris.



Les Amis de la Pologne ont pour vous...

DES COURS DE LANGUE POLONAISE

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre : il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux : il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous ; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Le cours de Mademoiselle STROWSKA, professé à la Sorbonne, peut nous être demandé. Le cours complet dactylographié est envoyé contre la modeste somme de 25 francs (destinée à couvrir les frais de polycopie).

Ces cours ont lieu les lundis et vendredis à 8 h. 45 du soir, salle de Chimie. (Entrée : 1, rue Victor-Cousin). Ils sont gratuits.

DES PROJECTIONS ET DES FILMS

Les très riches collections de projections fixes des Amis de la Pologne peuvent illustrer des conférences sur l'histoire polonaise (spécialement sur le 19^e siècle et les légions), sur les grands hommes (en particulier Kosciuszko et Pilsudski), sur les villes (Varsovie, Cracovie, Wilno, Dantzig et Gdynia), sur la campagne, les montagnes, les types populaires et les costumes nationaux, sur l'architecture, les artistes (en particulier Wyspianski, Grottger, Matejko), l'art populaire, l'industrie, etc.

Elles sont à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers.

Nos films documentaires sur Varsovie, Vilno, Kazimierz, Torun, Boryslaw, les Carpathes, les industries paysannes, les danses polonaises, etc., d'une longueur variant de 200 à 400 mètres, pourront être prêtés aux organisateurs de fêtes franco-polonaises.



NOS VIGNETTES

Cent vingt vignettes d'un goût original et exquis, vous permettront, cher lecteur, de faire apprécier à vos correspondants les sites et les monuments polonais, et de leur faire connaître les grands hommes de la Pologne.

Elles représentent, en couleur pourpre ou sépia, le Maréchal Poniatowski, le Maréchal Pilsudski, Sieroszewski, Reymont, Paderewski, Marie Leszczynska,



Notre-Dame de Wilno, le Wawel de Cracovie, les vieux hôtels de ville de Poznan et de Sandomir, les Carpathes, les bisons de la fameuse forêt de Bialowięge...

M. Janusz Tlomakowski les a composées avec la maîtrise, l'inepuisable fantaisie et la hardiesse qui sont les caractéristiques de son art si personnel.

Elles existent en six séries de vingt sujets chacune.

Prix de la série, franco : 1 franc 25.

Les 6 séries, franco : 5 fr. 50.



LES AMIS DE LA POLOGNE

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre.
Vice-Président : M. Robert SEROT, député.
Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

TTrésorier général : D' VINCENT DU LAURIER.
Déléguee générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.
Secrétaire-adjoint : M. Ph. POIRSON.

GROUPEMENTS UNIVERSITAIRES ET SCOLAIRES

Grandes Ecoles

Ecole Polytechnique, Directeur : M. Georges Vidal.
Ecole d'Agriculture de Grignon.

Institut Electro-Technique de Toulouse.
Ecole Normale des Arts du Dessin.

Ecoles Normales d'Instituteurs

Alger ; Amiens ; Angers ; Aurillac ; Avignon ; Chartres ;
Douai (M. Berthelet) ; Draguignan ; Guéret ; Laval (M. Ren-
voise) ; Le Puy ; Mirecourt ; Moulins ; Périgueux ; Rouen
(M. Candelier) ; Troyes ; Versailles (M. Havard).

Ecoles Normales d'Institutrices

Albi ; Alger ; Aurillac ; Beauvais ; Bourg ; Carcassonne ;
Chartres ; Châteauroux ; Goutancos ; Dijon ; Digne ; La
Roche-sur-Yon ; Lyon ; Melun ; Miliana ; Montpellier ; Mou-
lins ; Niort ; Pau ; Perpignan ; Quimper ; Rodez ; Saint-
Etienne ; Tarbes ; Toulouse ; Troyes.

Lycées de Garçons

Alger (M. Schweitzer).
Ancey (M. Bernus).
Bar-le-Duc.
Bordeaux (M. Seguy).
Charleville.
Chartres (M. Poirier).
Châtelleraut (M. Picard).
Colmar.
Digne. — Epinal (M. Parizet).
Langres (M. Blin).

Lorient (M. Merriant).
Macon (M. Guillemain).
Mont-de-Marsan.
Moulins (M. Mathis).
Mulhouse (M. Dumon).
Nantes (M. R. Vieux).
Nevers (M. Nicolas).
Niort (M. Jault).
Orléans.
Paris Lycée Pasteur (M. Nounillac).

Paris Lycée Rollin (M. Chérest).
Paris Lycée Saint-Louis (M. A. Durand).
Paris Lycée L.-le-Grand (M. Lauvrière).
Pontoise-Pitre. — Pontivy.
Rochefort-sur-Mer.
Saint-Brieuc.
Strasbourg.
Toulon (MM. Verdil et Gardair).
Troyes (M. Chevallier).
Tunis. — Valence.

Lycées de Jeunes Filles

Alger.
Amiens (Mlle Nézard).
Avignon (Mme Fages).
Bourges (Mme Guyot).
Colmar.
Constantine.
Liège.
Montauban (Mme Billet).
Moulins.

Mulhouse (Mlle Lévy).
Nantes (Mlle Bréhier).
Nice.
Nîmes (Mlle Guerre).
Oran.
Paris Lycée Fénelon (Mmes Poirier et
Pollet).
Paris Lycée Jules-Ferry.

Poitiers (Mlle Mazen).
Rennes (Mlle Lobbé).
Reims (Mme Hulín).
Rochefort-sur-Mer.
Saint-Etienne (Mlle Schmitter).
Strasbourg (Mlle Proebster).
Toulouse.
Valence.

Collèges de Garçons

Argentan.
Avesnes (M. Paolini).
Bergerac. — Bethune (M. Clamens).
Brioude.
Castelnaudary.
Châtillon-sur-Seine.
Commercy (M. Croix).
Coulommiers. — Châtelleraut (M. Prion)

Draguignan.
Dreux (M. Dessal).
Dunkerque (M. Jacob).
La Fère.
Luçon (M. Renouf).
Marosque.
Moissac.

Nogent-le-Rotrou (M. Héritier).
Paris Collège Sainte-Barbe (M. Nouvel).
Remiremont.
Saintes.
Saint-Jean-d'Angély.
Verdun (M. Gouze).
Vesoul (M. Linotte).

Collèges de Jeunes Filles

Armentières (Mlle Flamand).
Bethune.
Châlon-sur-Saône (Mlle Blondeau).
Cherbourg (Mme Laumonier-Lory).
Goutancos.
Greutzwald (Mme Stiegler).

Digne (Mme Marin).
Dunkerque. — Epinal. — Epernay.
Millau (Mlle Guibal).
Neuilly. — Neufchâteau (Mlle Collet).
Peronne (Mlle Dubost).
Rochefort-sur-Mer.

Laval.
La Roche-sur-Yon.
Lisleux.
Soissons (Mlle Aucher). — Troyes.
Verdun (Mme Feuhr).
Mostaganem.

Ecoles Primaires Supérieures de Garçons

Aillevillers (Mme Jardon).
Amboise.
Alger.
Arzew (M. Poujade).
Aurillac.
Bar-le-Duc (M. Lucquin).
Boult-au-Bois.
Bressuire.
Cannes.

Castres (M. Reynal).
Cessenon (M. Gajet).
Craponne.
Constantine.
Cluses.
Creutzwald (M. Duquenois).
Gérardmer.
Juvisy (M. Hurey).
Le Cheylard.

Le Havre (M. Lecointre).
Lille (M. Christophe).
Moulins.
Moutiers.
Neudorf.
Paris.
Poitiers (M. Changeur).
Strasbourg.
Tours (M. Thibault).

Ecoles Primaires Supérieures de Jeunes Filles

Alger (M. Hugues). — Avesnes.
Alençon (Mlle Gaucher).
Angers (Mlle Heldt).
Avignon.
Bar-le-Duc (Mme Rémy).
Béziers.
Bourges. — Chaumont (Mlle Bonnard).
Constantine.
Douai (Mlle Quennesson).
Elbeuf.

Epinal (Mlle Macé).
Joigny (Mme Bazin).
Montluçon (Mme Filippi).
Oumerlé.
Orléans (Mlle Tréglos).
Nancy.
Neuilly. — Nérac (Mme Duffieux).
Nice.
Nîmes (Mlle Drutel).
Moulins (Mlle Prabois).

Poitiers.
Paris Edgar-Quinet.
Poissy (Mlle André).
Rennes (Mme Dudouit).
Sisteron.
Salins (Mlle Oudot).
Saint-Galais.
Saint-Ls (Mlle Leseney).
Strasbourg.
Wissembourg.

Institutions Libres, etc.

Avignon, Institution Sainte-Marie.
Bourg-en-Bresse, Ecole Saint-Louis.
Châteauroux, Cours Turmeau.
Clamart (Ecole Jules-Ferry).

Cigeon, Ecole Primaire.
Mauhbourdin, Petit Séminaire.
Paris, Ecole, rue Saint-Jacques.
St-Laon (Mlle Prons).

Nîmes, Institut, Alphonse Daudet.
Strasbourg, Ecole de la Doctr. Chrét.
Troyes Ecole annexe (M. Pannas).
Versailles, Institution Tacomet.